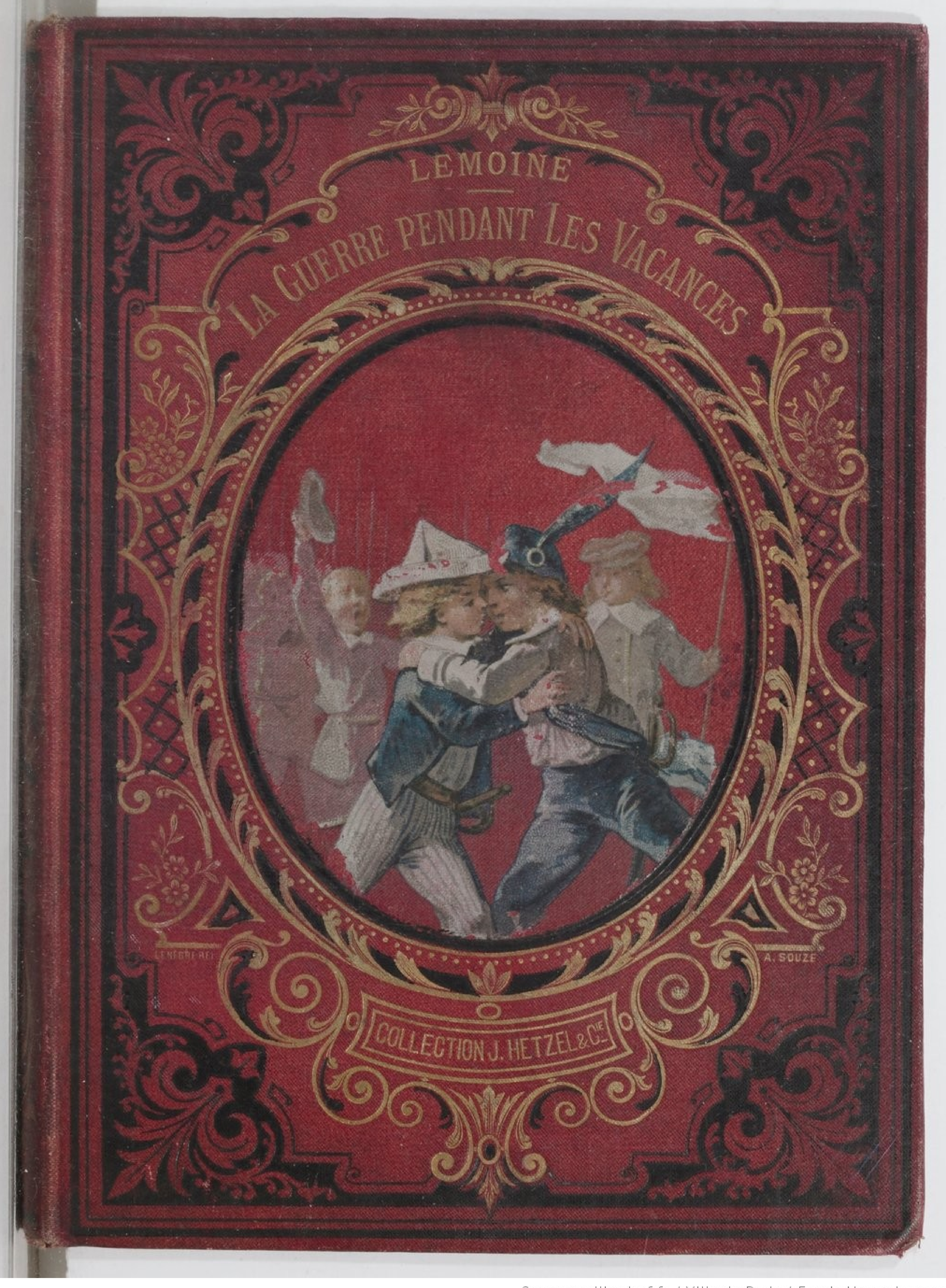
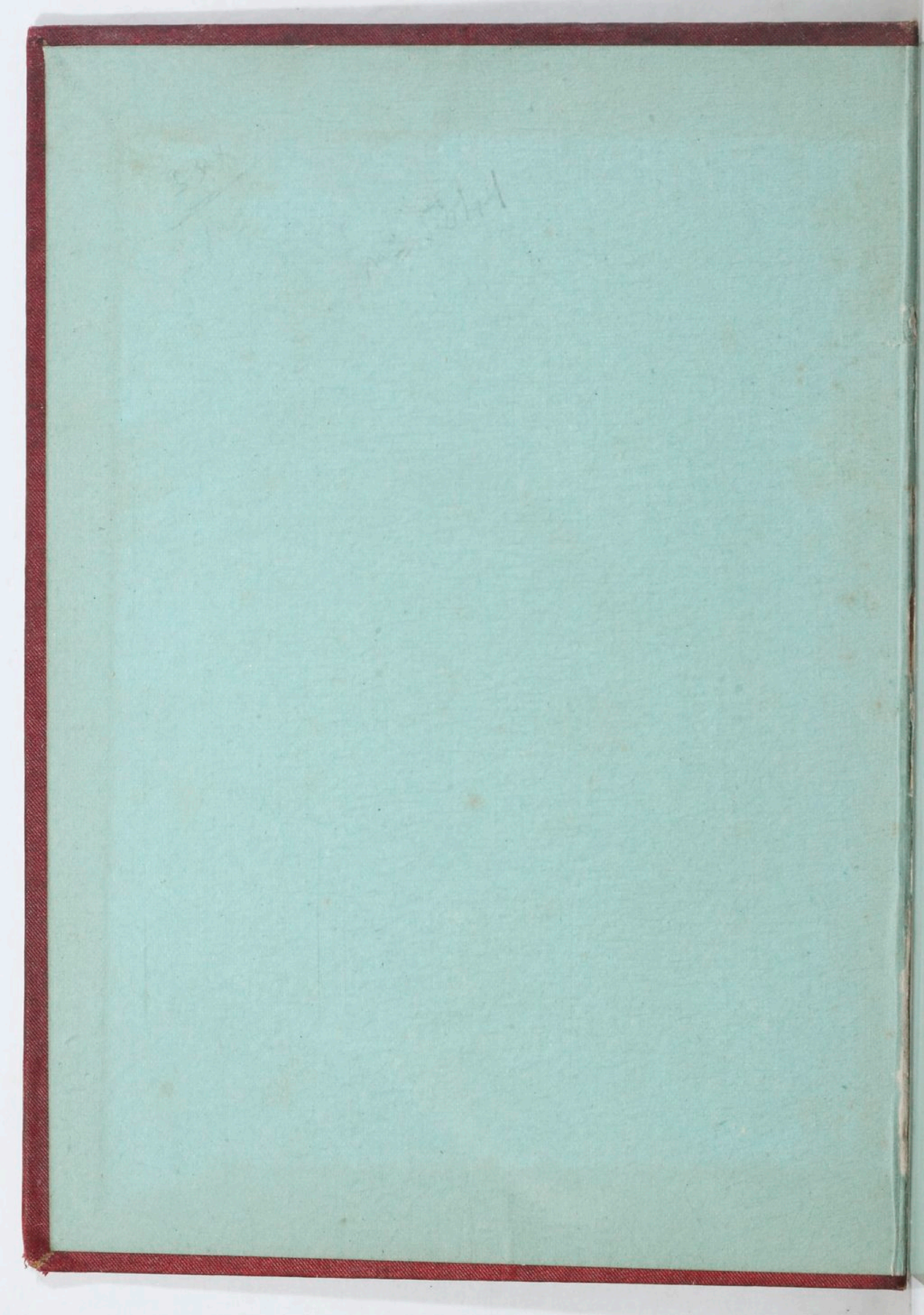
La Guerre pendant les vacances, récit d'un vieux soldat, par Lemoine...


BnF Gallica


LEMOINE
LA GUERRE PENDANT LES VACANCES
A. SOUZE
COLLECTION J. HETZEL & Cie



Illustrations de Bertall

LA GUERRE

PENDANT

LES VACANCES

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

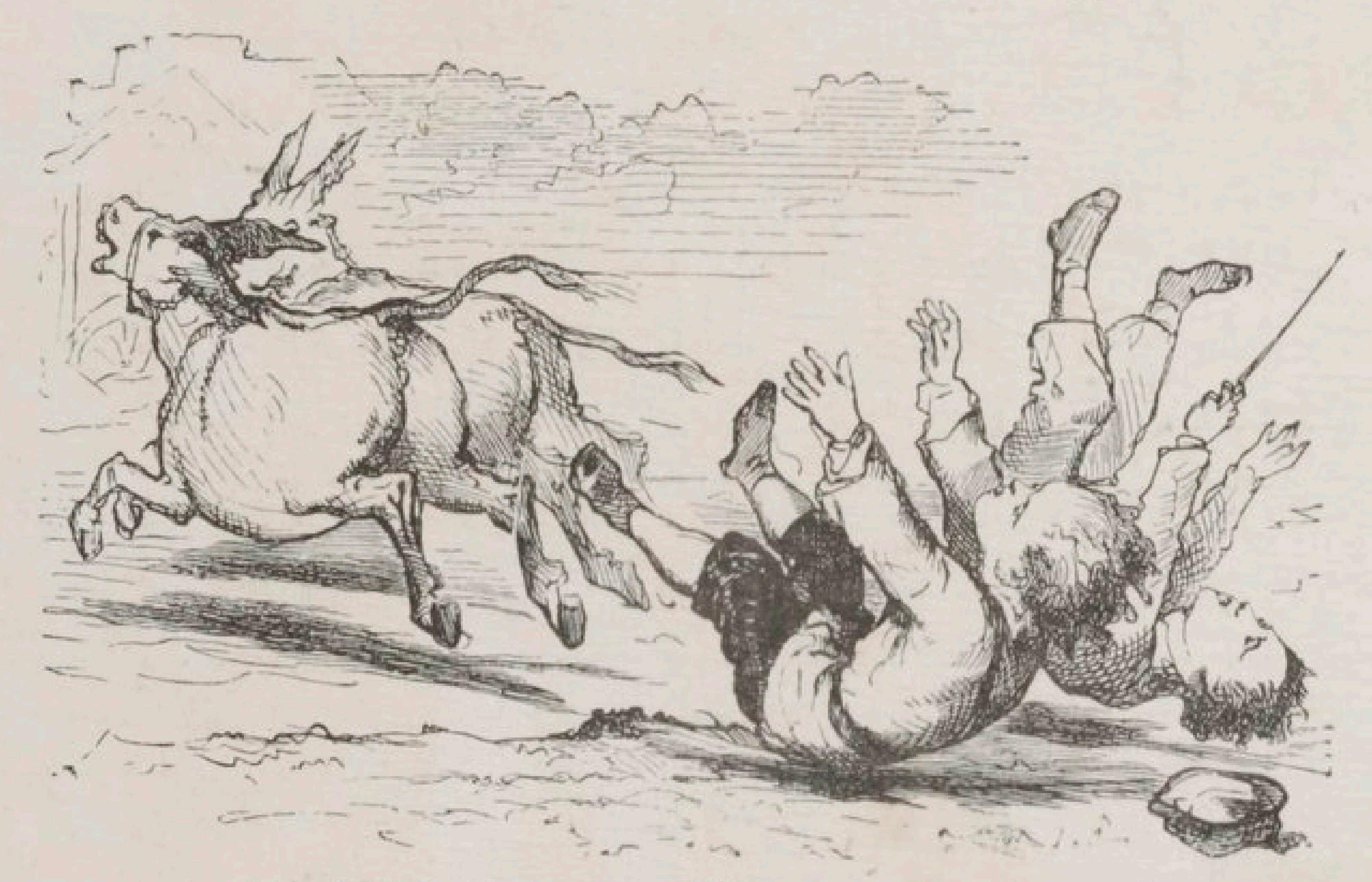


LA GUERRE
PENDANT
LES VACANCES
RÉCIT
D'UN VIEUX SOLDAT

PAR

LEMOINE

ILLUSTRATIONS PAR BERTALL



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

LA GUERRE
PENDANT
LES VACANCES

I

LE PARC

Mettez-vous là, et ouvrez les oreilles de manière à bien m'entendre. Ce n'est point un conte que je vous fais, c'est une histoire que je vous raconte, une histoire dans laquelle tout est vrai, tout jusqu'aux noms, et vous rencontrerez peut-être un jour les petits personnages qui vont figurer dans mon récit ; seulement, comme il y a longtemps que ce dont je vous parle s'est passé, les enfants sont devenus des hommes, et c'est sous l'uniforme d'un général avec des épaulettes à graines d'épinard, sous le chapeau à plumes d'un intendant couvert de décorations et sous l'habit d'un médecin en chef de l'armée, que vous les retrouveriez à l'heure qu'il est.

Vous savez que la France est le plus beau pays du monde entier et qu'en France il y a peu de provinces qui puissent être comparées à certaines parties du Jura. Le Doubs, qui coule tantôt entre des coteaux couverts de bois et tantôt entre des prairies pleines de fleurs, a des bords si charmants qu'on ne peut les oublier quand on les a vus et qu'on les regrette toujours quand on les a quittés.

C'était sur les bords de cette belle rivière qu'était situé le château du général Grandjean, qui, après une glorieuse carrière, s'y reposait des fatigues de la guerre. Son fils, colonel d'un de nos braves régiments de chasseurs d'Afrique, avait été tué en chargeant contre les Bédouins. Le vieux général avait horriblement souffert de cette perte; mais, comme c'était un homme d'un caractère très énergique, il était parvenu à surmonter sa douleur et avait tourné toutes ses pensées vers l'éducation des quatre enfants de son fils qui étaient venus habiter avec lui, ainsi que leur mère, après la mort du colonel. L'aîné de ces enfants était un beau garçon de quatorze ans nommé Georges; Marie, sa sœur, n'en avait pas encore neuf; Robert venait ensuite; enfin Louis, qu'on appelait habituellement M. Lolo, à cause de son air sérieux et réfléchi, fermait la marche.

Je vous laisse à penser quelles parties tout ce monde-là faisait dans le parc qui s'étendait derrière le château du général et descendait jusqu'à la rivière. Quand Georges, qui était déjà au collège, revint chargé de prix passer ses premières vacances auprès de ses parents, ce fut une fête



CE N'EST POINT UN CONTE QUE JE VOUS FAIS.

complète. Ses frères l'aimaient beaucoup; Georges le leur rendait bien. Il avait cependant un peu d'amitié de plus encore pour sa sœur Marie. Il disait souvent que, tout jeune qu'il était, il se sentait la force de manger un homme de six pieds, s'il faisait la moindre peine à sa petite Marie. Ce fut justement cette grande amitié qui fut la cause de la guerre dont le parc fut le théâtre pendant les vacances de 18.., et dont je veux vous raconter les différents événements.

De l'autre côté du mur du parc, il y avait un jardin au milieu duquel s'élevait une jolie maison en forme de pavillon. Elle servait de demeure à M. Fontaine, avocat célèbre du barreau de Paris, qui venait y passer le peu de temps que ses occupations lui laissaient de libre, à l'époque où les juges et les tribunaux suspendent leurs travaux et où la justice, elle aussi, prend ses vacances. M. Fontaine était ami du général Grandjean, et chaque soir ils se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, avec quelques personnes des environs. Ils faisaient leur partie de whist, — jeu difficile, mes chers petits amis, que tout le monde croit savoir jouer et que peu de gens jouent bien.

M. Fontaine avait deux fils, Henri, qui avait à peu près l'âge de Georges Grandjean, et Paul, qui était un peu plus jeune. A l'exemple de leurs parents, les enfants vivaient en bonne amitié et parfaite intelligence, et la petite porte qui donnait du parc dans le jardin était les trois quarts du temps ouverte. On était continuellement les uns chez

les autres. On jouait tous ensemble après les heures de travail, car, même pendant les vacances, le vieux général et M. Fontaine, qui savaient combien il est indispensable d'être instruit, exigeaient que leurs enfants travaillassent. Ils n'entendaient pas raillerie là-dessus. Ils prétendaient d'ailleurs, et ils avaient raison, que le temps est moins long et la récréation plus agréable lorsqu'on a pris à la journée quelques-unes de ses heures pour les consacrer à l'étude.

Marie Grandjean, qui ne pouvait pas prendre part à tous les jeux de ses frères et de leurs camarades, avait trouvé une petite compagne bien aimable et d'un bien bon caractère. C'était Louise de Brimont, qui habitait avec sa mère un château situé sur l'autre rive du Doubs et presque en face du parc de la famille Grandjean.

Le château où demeurait Louise s'appelait Azan ; il avait appartenu anciennement aux comtes de Reculot, vieille et noble famille du pays, et qui ont une bien belle devise; c'est : « Je ne recule que de nom. » La mère de Louise avait acheté cette habitation et était venue s'y retirer avec sa fille dont elle faisait elle-même l'éducation. M. de Brimont, était bien loin, bien loin, dans des pays dont les noms écorchent les oreilles. Son père lui avait laissé de grands biens en Amérique; ils se trouvaient dans cette partie du Nouveau-Monde où il y a encore des peuplades sauvages, et M. de Brimont s'était décidé, plus facilement qu'un autre, à faire ce voyage. Il en avait déjà tant entrepris ! Deux choses l'y avaient poussé : le soin de la fortune

qu'il voulait laisser à sa chère Louise d'abord, ensuite la curiosité ; car M. de Brimont, qui avait vu des pays de toutes les couleurs, aurait voulu qu'il ne restât pas sur terre un petit coin qui lui fût inconnu. Quelquefois il disait en riant qu'il ne se consolerait jamais de ce qu'on n'eût pas encore trouvé le moyen d'aller voir dans les étoiles ce qui s'y passe, et que, si jamais on le découvrait, il se dépêcherait d'aller prendre son passe-port. S'il avait été prévenu à temps de l'expédition de *la terre à la lune*, de M. Jules Verne, il eût certes demandé à en faire partie.

M[me] de Brimont trouvait un grand charme et une grande distraction à élever Louise. Du reste, cette jolie enfant avait une santé très délicate qui nécessitait tous les soins d'une mère aussi attentive que la sienne. Louise était si douce, si affectueuse, que Marie aurait voulu être jour et nuit avec elle. C'était avec regret qu'elle la voyait s'éloigner quand elles se quittaient, bien qu'elle fût certaine de la revoir le lendemain.

II

BROUILLE A MORT

Un jour, il arriva chez M[me] de Brimont une dame alliée à sa famille et que M. de Brimont avait fortement engagée, avant son départ, à venir passer quelque temps à Azan

pour tenir compagnie à sa femme. Mme Wolff, c'était le nom de la nouvelle arrivée, vivait en Suisse avec son mari et ses trois fils; mais M. Wolff n'avait pas beaucoup de temps à donner à sa famille. Il était ingénieur. C'est à peine s'il avait le loisir de prendre ses repas. Dès qu'il avait fini, il courait s'enfermer dans son cabinet au milieu de ses chiffres, de ses plans, de ses *équerres* et de ses *compas*, dont il ne se séparait qu'à la dernière extrémité. Il fallait presque employer la force pour l'arracher à son travail. Bien souvent il passait les nuits à travailler, et le jour, en se levant, le retrouvait encore comme il l'avait laissé la veille, le *tire-ligne* à la main.

Il était chargé de percer je ne sais quelle montagne ; il avait promis qu'il s'occuperait de ce travail gigantesque de manière qu'il fût terminé dans un temps qu'il avait fixé, et lorsqu'on lui disait que sa santé se ressentirait de la grande fatigue à laquelle il se soumettait sans relâche, il répondait que les peines et la santé devaient être comptées pour rien quand il s'agissait de tenir sa promesse et de remplir un engagement.

Mme Wolff était la meilleure femme du monde; mais elle n'avait pas dans le caractère la fermeté nécessaire pour conduire ses trois garçons. Il en était arrivé que, sans être méchants, c'étaient de vrais diables à quatre, et que dans leurs jeux ils avaient l'air de chevaux échappés. L'aîné se nommait Franck, le second Rodolphe, le troisième Albert.

Une fois installés à Azan, ils firent vite connaissance avec les petits Grandjean et les petits Fontaine, et pendant

que Louise et Marie cueillaient des fleurs, soignaient leurs jardins, travaillaient à des trousseaux qu'elles donnaient ensuite aux enfants pauvres de la campagne, ou se promenaient en causant des choses qu'elles avaient lues ou entendues, les garçons des trois familles faisaient des courses, des sauts, des bonds. C'étaient des parties de balle, de cerceau, de chat-coupé et de barres interminables. Ils y mettaient un tel entrain qu'on entendait leurs cris joyeux d'un bout du parc à l'autre et que le père Mélin, garde-chasse du général Grandjean, disait en branlant la tête et en secouant la cendre de sa vieille pipe : « A-t-on jamais vu! a-t-on jamais vu ! (c'était le dicton du père Merlin.) — A-t-on jamais vu, disait-il donc, des gaillards comme ça ! ils sont capables de mettre le feu à la rivière ; c'est pas des enfants, à proprement parler, c'est des lions déchaînés. »

Le domestique qui avait soin des chevaux du général, et qui avait servi sous ses ordres comme soldat, avait toujours soin le dimanche de fermer à double tour la serrure de l'écurie et de mettre la clef dans sa poche. Il craignait que les diablotins (c'était le nom qui était définitivement et généralement adopté pour exprimer la troupe de garçons qui prenait ses ébats dans le parc et qui se composait de Georges, de Robert et de Louis (M. Lolo) Grandjean, de Henri et de Paul Fontaine, de Franck, de Rodolphe et d'Albert Wolff), il craignait, dis-je, que les diablotins ci-dessus désignés n'allassent tourmenter les chevaux, qui étaient très vifs, et ne reçussent quelque coup de pied. On ne prenait pas la même précaution pour l'armoire où étaient les fusils ;

le général avait un jour réuni tous les enfants et leur avait raconté l'histoire de tant de malheurs arrivés par des imprudences ou des maladresses de gens qui ne savent pas se servir des armes, qu'ils avaient donné leur parole d'honneur que jamais ils n'approcheraient de l'armoire aux fusils. Le général, qui leur avait souvent fait comprendre que la parole d'un homme d'honneur et d'un enfant bien élevé est une chose sacrée, voulait, en laissant la clef à l'armoire, leur faire voir qu'il avait confiance dans ce qu'ils lui avaient juré solennellement. Il disait qu'il ne reverrait de sa vie celui qui, sans sa permission, aurait eu seulement l'idée d'approcher de l'armoire défendue.

Comme surcroît de précaution, le père Mélin, qui, en sa qualité de garde-chasse, avait les fusils sous sa direction, s'arrangeait pour qu'il n'y en eût jamais de chargés quand on les remettait en place. Le potager et la basse-cour étaient ouverts aussi; aucun des enfants n'était gourmand, et il y avait tant de fruits qu'ils ne pensaient pas à prendre en cachette ceux qui étaient sur les quenouilles, puisqu'on leur donnait ceux qu'ils désiraient, pourvu qu'ils fussent mûrs. Dans la basse-cour, messieurs les diablotins faisaient quelquefois, à la vérité, courir les canards et les oies un peu plus vite qu'il n'eût fallu ; ils s'amusaient aussi trop souvent à imiter le cri des dindons, et ne s'arrêtaient, dans cet étrange exercice, que quand ils étaient aussi rouges que les crêtes de leurs modèles ; mais ils n'approchaient pas des poules qui avaient des poussins, parce qu'ils savaient par expérience que ces pauvres bêtes, auxquelles leur amour

maternel donne un grand courage, vous sautent très joliment aux yeux quand elles craignent qu'on ne fasse du mal à leurs petits. Ils n'approchaient pas de la faisanderie, parce qu'à la porte qui y conduisait il y avait un gardien qui s'appelait M. Turc. C'était un énorme chien des Pyrénées à poils longs et rudes, jaunes et blancs ; il avait une gueule et des



dents à ne faire qu'une bouchée de celui qui aurait voulu violer sa consigne. Le souvenir était resté d'un imprudent polichinelle qui ne s'était tiré de ses crocs qu'avec un *bras de moins*. Ils n'allaient point non plus tourmenter les lapins ni les empêcher de manger leurs carottes ; il y avait tout près de la cage aux lapins une petite maisonnette où logeait Mlle Rose, qui ressemblait un peu plus à un grenadier qu'à une fleur. Mlle Rose était chargée du soin de la basse-cour, et quand on venait faire enrager ses élèves et qu'elle n'é-

tait pas de bonne humeur, elle empoignait son grand balai, un balai formidable, mes chers enfants, et courait les bras levés sur l'imprudent, quel qu'il fût, qui venait troubler la paix de son royaume ; elle était forte comme trois



hommes ordinaires et disait qu'avec son balai elle mettrait un escadron de Cosaques en déroute.

Un certain dimanche, après avoir entendu la messe à Azan, on s'était réuni chez le général qui, pour fêter l'arrivée de Mme Wolff, donnait un grand déjeuner. *Tout le monde,*

c'est ainsi que le général appelait sa société habituelle, devait se trouver autour de sa table à manger, qui fut bien servie et bien entourée surtout. Ce jour-là, outre les personnes raisonnables, et dans ce nombre je comprends Mlles Louise et Marie, il s'y trouvait huit garçons qui, à peine le repas commencé, auraient déjà voulu être au dessert, pour le dessert d'abord, mais surtout pour aller reprendre leurs parties. Le dimanche il y avait repas général et cessation de travail sur toute la ligne.

A la fin du repas, qui fut gai et animé, les enfants s'envolèrent comme une volée de perdreaux, les uns sur la pelouse, les autres dans les allées du parc.

On était au mois d'août. Malgré la chaleur, les enfants, habitués au grand air, s'occupaient peu de chercher l'ombre; ils allaient, sans autre protection pour leur teint que leurs chapeaux de paille ou leurs casquettes. — Ils auraient bien ri si on leur avait fait voir un de nos soi-disant élégants d'aujourd'hui, un de ceux qui ont imaginé de se mettre des voiles verts, comme les dames, pour se préserver le visage quand ils vont à la campagne, et qui n'osent pas se déganter de peur de se brûler les mains aux rayons du soleil, un de ceux qui mériteraient qu'on leur coupât la barbe et qu'on leur mît un jupon, si toutefois de pareils efféminés n'étaient indignes d'en porter un. — Toute la bande de nos garçons avait la figure et les mains un peu hâlées, mais ils n'en étaient que plus beaux, et avec leurs yeux vifs, leur air de santé et leur vivacité, ils réjouissaient le cœur de tous ceux qui les voyaient. Quand ils revenaient ayant bien couru et

souvent en nage, on ne les grondait pas, et leurs mamans, fières de les voir si forts et si adroits, se bornaient à leur essuyer le front avec leur mouchoir et à leur donner un bon baiser par-dessus le marché, prétendant qu'il n'y avait rien de tel pour finir de les sécher.

Tout allait pour le mieux dans notre petite colonie ; mais, comme disent les marins, quand le ciel est trop pur, quand la mer est trop calme, il faut s'attendre au tonnerre et à la tempête.

Ce fut du jardin de Mlle Marie que partit l'éclair qui devait tout mettre sens dessus dessous, et voici comment cela arriva :

MARIE, s'adressant en pleurant aux garçons formés en cercle autour d'elle. Qui est-ce qui a saccagé mon parterre de fleurs que j'arrosais si précieusement? Celui-là ne peut être qu'un méchant.

FRANCK, entrant dans le cercle et se posant fièrement devant Marie. C'est moi! pas d'autres. Qu'on n'accuse personne, et je ne me crois pas un méchant garçon parce que j'ai pris quelque méchantes fleurs dans le jardin de Mlle Marie pour les donner à Louise. Il n'y a pas de quoi pleurer. Ne dirait-on pas que c'est un grand malheur, ma foi! Il faut être de bien désagréable humeur, pour faire tant de bruit pour si peu. — Ça n'est pas beau d'être avare de ses fleurs!!! Mademoiselle!!!

MARIE, piquée. Puisque vous m'appelez mademoiselle, je vous dirai, monsieur Franck, qu'il est encore moins beau de prendre ce qui est aux autres et de détruire tout un parterre pour faire un bouquet avec des fleurs qui ne vous appar-

tiennent pas. Il me semble, monsieur, que vous pouviez bien au moins me demander la permission si vous aviez envie de donner mes fleurs à Louise.

FRANCK. Oui, pas mal ! vous m'auriez donné la permission de prendre... les plus laides... les fanées !!! Je connais ça !

MARIE. Oh ! si on peut parler ainsi ! Tenez, allez-vous-en, monsieur Franck, je vous défends de me parler.

LOUISE, *embrassant Marie et lui tendant le bouquet que lui a donné Franck.* Je suis bien fâchée, ma chère Marie, je ne savais pas d'où venaient les fleurs que Franck m'a données. Si j'avais su qu'il les eût prises dans ton jardin, je ne les aurais pas acceptées. Veux-tu que je te les rende et que nous allions réparer le désordre que Franck à mis dans ton parterre?

FRANCK. J'irai avec vous ; vous verrez, Louise, qu'il n'y a pas tant de dégât qu'on veut bien le dire. En cinq minutes je veux qu'on n'y voie plus rien, et que ce soit plus beau qu'avant. Allons, venez-vous ?

MARIE. Monsieur Franck, je vous prie de rester où vous êtes ; je n'ai pas besoin de vous. Louise gardera son bouquet si elle le veut ; moi, je rentre à la maison, et je vais prier ma mère de faire mettre autour de mon jardin une barrière bien haute et une bonne serrure pour empêcher les pillards d'y entrer.

LOUISE, *retenant Marie.* Tu es fâchée, ma chère Marie, ne me quitte pas ainsi ! Il n'y a pas de ma faute. Ce serait la première fois que nous nous bouderions. Voyons, sois bien gentille. — Franck...



QUI EST-CE QUI A SACCAGÉ MON PARTERRE ?

MARIE, se dégageant. Je vous dis que M. Franck est un méchant garçon. Si vous le soutenez, tant mieux pour lui! Moi, je vous le répète, je vais tâcher, si c'est possible, de mettre mon parterre à l'abri des...

FRANCK. Des... des... de quoi?... Voulez-vous dire qu'on vous les a volées, vos vilaines fleurs?... Je m'en moque pas mal de vos fleurs... D'abord je ne sais pas pourquoi je les ai cueillies; elles étaient affreuses, vos fleurs! Vous faites bien votre fière! Voyez donc madame la princesse, avec son parterre! Son parterre! Vous pouvez bien y faire mettre des barrières à votre beau parterre; ce n'est pas ça qui m'empêcherait d'y entrer, si je voulais. En attendant, apprenez, mademoiselle, que je ne suis pas un voleur, comme vous aviez envie de le dire, et que vous, vous êtes une pimbêche.

MARIE, en sanglots. Pimbêche! Je ne vous pardonnerai jamais ce mot-là... Oh! c'est affreux! c'est affreux! Ils sont tous là à se regarder, et personne ne prend mon parti.

(Elle s'en va en mettant son mouchoir sur ses yeux. Louise la suit en cherchant à la consoler.)

III

DÉCLARATION DE GUERRE

Quand les garçons sont restés seuls, ils se regardent un instant sans rien dire, mais il est facile de voir que l'orage va éclater.

GEORGES, ROBERT, LOUIS (dit M. Lolo), ensemble à Franck. Ah!

tu fais pleurer notre sœur, toi, Franck ; eh bien, c'est bon ! tu nous payeras cela.

HENRI. Oui, Franck, tu as tort deux fois. La première...

FRANCK, *l'interrompant.* Et puis la seconde... Merci, monsieur le professeur, monsieur l'avocat ! Vous plaidez aussi bien que votre papa, mais je vous prie de me laisser tranquille.

HENRI. Tu as beau dire, tu as eu tort d'abord de prendre des fleurs dans le jardin de Marie sans lui en rien dire. Ensuite...

FRANCK. Ensuite ?

HENRI. Ensuite, tu as eu tort d'être grossier avec elle et de l'appeler pimbêche.

GEORGES, ROBERT et LOUIS (dit M. Lolo). Oui ! oui ! Franck, tu as eu tort, tu as eu tort, et tu demanderas pardon à Marie de ta grossièreté !

FRANCK. Je ne demanderai pardon à personne, et vous, vous êtes des lâches de vous mettre tous contre moi. Rodolphe, Albert, venez avec moi, et toi aussi, Paul, quoique ton frère Henri semble vouloir se liguer avec mes ennemis. — Nous voilà quatre contre quatre maintenant : le nombre est égal. Et moi, Franck, je vous déclare la guerre.

HENRI, *à Paul.* Tu vas du côté de Franck ? C'est joli ! nous allons être frère contre frère. Viens avec nous.

PAUL, *à Henri.* Viens avec nous toi-même. Moi, je reste avec Franck.

FRANCK, *à Paul, en l'embrassant.* C'est bien, mon brave Paul. Sois tranquille, nous serons les plus forts. Tu verras.

PAUL, à Franck. C'est vrai, Henri veut toujours me faire faire ce qu'il veut parce qu'il est l'aîné. Au bout du compte, ça m'ennuie, et je reste avec toi. Que Henri aille où il voudra !

FRANCK, à Paul, à Rodolphe et à Albert. Vous jurez de me soutenir et de ne pas m'abandonner ?

PAUL, RODOLPHE ET ALBERT, levant la main. Nous le jurons, nous le jurons, nous le jurons !

FRANCK, aux mêmes. Vous jurez de m'obéir aveuglément ?

PAUL, RODOLPHE et ALBERT. Ça, nous verrons.

FRANCK. C'est bien. — Venez ! suivez-moi ! Quittons cette terre inhospitalière. La guerre est déclarée. (Se retournant du côté du camp ennemi et élevant la voix.) La guerre est déclarée ! Tout ce qui, dans cinq minutes, foulera encore la terre comprise entre les murs du parc est regardé comme ennemi de Franck Wolff.

Il s'en va en gesticulant ; Paul, Rodolphe et Albert le suivent. Les deux premiers ont le poing sur la hanche ; le petit Albert se retourne de temps en temps pour faire des grimaces et tirer la langue à l'ennemi.

GEORGES. Du calme, messieurs ; laissez-les partir. Rira bien qui rira le dernier. — Franck fait bien du bruit. — Nous autres, tâchons de faire beaucoup de besogne, et mettons-nous en état, non seulement de résister aux entreprises que l'ennemi va tenter contre nous, mais encore d'aller l'attaquer jusque dans ses foyers. Que chacun pense à bien remplir son devoir, et je réponds du succès. Vous me jurez de soutenir le bon droit, qui est le nôtre, et de rester fidèles à l'honneur ?

HENRI, ROBERT, LOUIS (M. Lolo). Nous le jurons, nous le jurons, nous le jurons!

GEORGES. Vous n'aurez qu'à exécuter mes ordres et à m'obéir aveuglément.

HENRI, ROBERT. Ça dépend de ce que tu nous commanderas.

LOUIS (M. Lolo). Oui, ça dépend de ce que tu nous commanderas. Avec tout cela, je vois que, de quelque côté que j'aille, c'est toujours mon tour d'obéir, et jamais mon tour de commander. Je voudrais bien savoir quand il arrivera, mon tour de commander.

GEORGES, à M. Lolo. Assez, monsieur Lolo. — Silence! — Je n'aime pas les mutins. Souvenez-vous que les mutins sont la perte des armées, et qu'elles ne se sauvent que par la discipline et l'obéissance.

LOUIS (M. Lolo). Qu'est-ce que je disais? — Voilà encore l'obéissance qui revient. — Dis donc, Georges, ce n'est pas au collège qu'on t'a appris ce que tu viens de nous raconter. Je l'ai entendu dire plus de cent fois à bon papa quand il causait avec ses anciens camarades.

GEORGES. Raison de plus, petit nigaud, pour que ce soit la vérité. Du reste, assez, monsieur Lolo, pas un mot de plus. Laissez-moi, messieurs! laissez le général de votre choix...

HENRI. De notre choix?

GEORGES. Laissez, dis-je, le général de votre choix se recueillir et songer aux divers emplois, aux différents postes qu'il doit vous assigner.

HENRI, ROBERT. Mais dis donc, Georges !

GEORGES, les congédiant d'un geste noble. Allez, messieurs, attendez mes ordres. Quand j'aurai besoin de vous, je vous appellerai. Allez !

Henri et Robert, subjugués par l'ascendant de Georges, courbent la tête et se retirent.

GEORGES, s'asseyant et appuyant son coude sur son genou et son front sur sa main. Quelle préoccupation ! quel fardeau ! Oh ! que les grandeurs sont lourdes à porter ! Ça n'empêche pas que je suis passé général d'emblée... (Apercevant M. Lolo, qui, au lieu de suivre les autres, s'est caché derrière lui.) Qu'est-ce que tu fais là ? Tu te permets de m'espionner, moi ton général. Tâche de filer, et au trot ! sans quoi... je te fais fusiller !

M. LOLO, se sauvant. Adieu, mon général ; il ne faut pas parler haut quand on ne veut pas être entendu. Adieu, monsieur l'ambitieux.

GEORGES. (Haut.) Attends un peu, gamin ! (A part.) Heureux enfant ! il n'a pas encore de soucis ; tandis que moi... la campagne va s'ouvrir demain, ce soir, dans une heure peut-être, et... Mais que vois-je... là, là-bas du côté d'Azan ?... L'ennemi s'avance. Espère-t-il me surprendre ? Il n'y parviendra pas. (Avec éclat.) Aux armes ! aux armes ! aux armes !

IV

LES ARMÉES SONT EN PRÉSENCE

Le long de la rampe en pente douce qui du château descendait jusqu'à la rivière, Georges vit l'ennemi qui s'a-

vançait en bon ordre. Sa marche était rapide ; on voyait que Franck avait soufflé à sa troupe une partie de son ardeur.

En général habile, Franck avait ainsi divisé ses forces : Albert, qui, grâce à sa petite taille, pouvait facilement se cacher derrière les moindres buissons et se dissimuler quand il se présentait un accident de terrain, marchait le premier ; il représentait à la fois l'avant-garde et la tête de colonne, et devait cumuler l'emploi de tirailleur et de cavalerie légère. A cet effet, il avait serré sa ceinture de deux trous de plus et relâché au contraire sa cravate, pour pouvoir respirer à son aise. Ses poches et sa casquette étaient pleines de pommes de pin ramassées sous les grands arbres du jardin d'Azan. Ces projectiles étaient destinés à inquiéter l'ennemi et à jeter le désordre dans ses rangs. Il s'était muni d'une certaine quantité de petites cordes pour *enchaîner* les prisonniers. Vous voyez que maître Albert comptait faire des prisonniers. Seulement, je vous dirai entre nous qu'en fait de prisonniers, quelquefois c'est celui qui croit prendre qui lui-même est pris. C'est à quoi Albert n'avait pas encore songé ; nous verrons plus tard ce que le sort des combats lui réservait.

Rodolphe, qui était vigoureux et demandait plutôt à agir qu'à parler, figurait à lui tout seul un corps d'attaque qui devait avoir une destination particulière. Rodolphe était un de ces garçons qui, sans rien dire, passeraient par le feu s'ils pensaient que leur devoir est de le faire, et qui, si on leur disait qu'il faut prendre la lune avec les dents, ne

s'informeraient que d'une chose : l'adresse de celui qui serait chargé de fournir les échelles.

Paul formait le corps d'armée central. Franck se portait partout où les circonstances nécessitaient sa présence. Il était tantôt à la tête, tantôt au centre, tantôt à la queue de son armée, animant les uns et les autres du geste et de la voix, rappelant à chacun ce qu'il avait à faire, promettant à tous une ample moisson de gloire, de cerises et de pain d'épice, disant qu'il leur partagerait les trésors de l'ennemi, et que, pour sa part, il ne demandait rien... rien qu'une chose... l'honneur de les avoir commandés. Il avait déterré, au fond de je ne sais quelle armoire, sur une planche, au milieu d'un tas de hardes oubliées, une vieille toque de velours noir surmontée d'un oiseau de paradis qui avait l'air encore plus vieux que la toque, et à la queue duquel il manquait plus d'un brin. On voyait que les souris, qui ne respectent rien, comme vous le savez, et finiraient par manger le monde entier s'il n'y avait ni chats, ni souricières, avaient rendu bien des visites à cette pauvre toque, et, à défaut d'autre chose, sans doute, en avaient fait maint déjeuner. Jamais casque grec ou romain ne fut porté plus fièrement que Franck portait sa vieillerie. Sous cette coiffure aussi antique que majestueuse, et qu'il avait trouvé moyen de faire tenir sur le côté gauche de sa tête par un miracle d'équilibre, sa figure animée et hardie resplendissait de bonheur ; ses yeux brillaient comme deux soleils. On sentait que ses soldats pouvaient être sûrs de rencontrer l'oiseau de paradis de Franck au milieu de la mêlée, tou-

jours sur le chemin de l'honneur, comme le panache blanc du brave roi Henri IV.

Aux cris : *Aux armes! aux armes! aux armes!* poussés par Georges, Franck, jusqu'aux oreilles duquel ce cri d'alarme était parvenu, commanda halte à ses guerriers et leur tint à peu près ce langage :

« J'espérais tomber à l'improviste sur l'ennemi comme la « foudre, jeter l'épouvante dans ses rangs, et commencer et « finir en même temps la guerre par un coup de tonnerre. « Mon attente a été trompée. L'*ennemi* nous observait; notre « marche a été éventée. A l'aide de ma longue-vue... (la longue-vue de Franck n'était autre chose qu'un morceau de carton qu'il avait roulé et assujetti avec une ficelle, et qui n'avait de verre à aucun de ses deux bouts. Cela n'empêchait pas Franck de l'avoir constamment soit à la main, soit à l'œil. Une seule chose le tourmentait, c'était de n'avoir pas une armée assez nombreuse pour y prendre un page qui porterait la fameuse longue-vue. Il se voyait déjà se retournant et demandant d'un ton brusque : « Holà! page! ma longue-vue! » Mais nécessité fait loi, et, ne pouvant distraire personne de son armée sans un grave danger, il était réduit à porter lui-même la longue-vue en sautoir à l'aide d'une faveur verte qui avait autrefois entouré, à coup sûr, une boîte de bonbons); « à l'aide de ma longue-vue, disait « donc Franck, je vois d'ici l'ennemi qui s'apprête à nous « recevoir. — Georges commande, je devais m'y attendre. « Tant mieux! C'est un ennemi digne de moi; je suis bien « aise d'avoir à me mesurer avec lui. — Approchez-vous,

« messieurs... plus près encore ! afin que je puisse vous « parler assez bas pour qu'aucun espion soudoyé par l'*enne-* « *mi* n'entende mes paroles ; peut-être en rôde-t-il un autour « de nous. — Non cependant, je vois leur armée au complet. « Voilà Georges ! Celui-là me regarde ; que personne ne « songe à me ravir l'honneur de l'attaquer en personne. — « — Voilà M. Lolo ! selon toutes les probabilités, c'est à « lui que tu auras affaire, mon brave Albert. Sitôt que tu « seras à une bonne distance, pas trop loin, fonds sur lui et « force-le à se replier sur sa troupe de soutien. S'il résiste, « écrase-le sous une pluie de mitraille. — Tu as tes pom- « mes de pin ? » Albert montra ses pommes de pin. C'était la mitraille demandée.

« Pendant ce temps, Paul, vous attaquerez Robert vi- « goureusement. Vous vous jetterez sur lui sans hésita- « tion. — La moindre faiblesse, la moindre lenteur de votre « part, pourrait nous perdre tous : *une minute de retard com-* « *promet souvent le sort d'une armée*. Vous savez que, pour « ne pas vous mettre personnellement face à face avec votre « frère Henri, j'ai dû modifier mon plan de bataille et re- « noncer à faire de vous un corps de réserve qui m'eût été « précieux au besoin. Tenez-moi donc compte de ce que j'ai « fait pour vous, et... Mais qu'ai-je besoin de vous faire de « semblables recommandations ? Je vous connais. N'êtes- « vous pas Paul, le vaillant, l'impétueux Paul ? Ne suis-je « donc pas certain que vous renverserez tout ce qui se trou- « vera devant vous ? » Paul s'incline et fait un geste qui veut dire : Comptez sur moi, général.

« Toi, Rodolphe, mon frère, je t'ai réservé un rôle diffi-
« cile et glorieux. Il m'a fallu compter sur tout le cou-
« rage et sur toute l'intelligence que je te connais pour
« m'y résoudre et tenter une semblable entreprise. Il s'a-
« git pour toi de tourner l'ennemi sans être aperçu de lui,
« et de l'attaquer en queue après avoir anéanti sa réserve.
« — Voilà la part que je t'ai faite. Te sens-tu capable de
« la prendre? Rodolphe, réponds-moi. »

Rodolphe se campa fièrement devant son frère et lui répondit par cette phrase imitée d'une phrase célèbre et souvent redite :

« Général, si c'était impossible, cela se ferait; mais,
« comme ce n'est que difficile, c'est fait. — Vous pouvez
« compter sur moi. »

Comme Franck savait qu'avant de combattre, il est bon de reprendre respiration, il s'assit et ordonna à sa troupe d'en faire autant. Chacun suivit l'exemple de son chef et se mit auprès de lui sur l'herbe, sans cesser de surveiller l'endroit par lequel l'*ennemi* pouvait arriver.

V

LES TIRAILLEURS

Pendant que Franck adressait à son armée ces discours appropriés aux circonstances, Georges, autour duquel Robert, M. Lolo et Henri étaient accourus en entendant le cri : *Aux armes! aux armes! aux armes!* leur indiquait

également ce qu'ils avaient à faire, enflammant leur imagination par des discours trop semblables à ceux de Franck pour avoir besoin d'être répétés. Seulement, pour se concilier encore davantage l'esprit de sa troupe, à la fin de son discours il fit à ses soldats une distribution extraordinaire des croquignoles qu'on lui avait données au dessert du déjeuner et qu'il avait mises dans sa poche avec quelques autres friandises qu'il réserva pour une occasion pressante. Cette distribution fit bon effet sur le moral de l'armée de Georges. On comprit que le général était un homme qui connaissait son affaire à fond, qu'il n'ignorait pas les besoins du soldat et qu'il s'arrangerait pour que, pendant le cours de la campagne, les distributions de vivres fussent nombreuses et abondantes. C'est une chose qui fait toujours extrêmement plaisir aux troupiers jeunes ou vieux, qui leur donne confiance dans leur chef et leur ôte la préoccupation de savoir s'ils mangeront ou non tous les jours, ce qui, vous l'avouerez, je pense, avec moi, vaut bien la peine qu'on s'en préoccupe un peu. — Certes, un bon soldat, un soldat aguerri et digne vraiment du nom de soldat, doit savoir jeûner au besoin et n'être point difficile sur le choix de sa nourriture quand il n'y a que ce qu'on lui donne. — Il doit savoir supporter aussi la soif, et moi qui vous parle, en Crimée, après la glorieuse bataille de l'*Alma*, quand nous sommes arrivés sur les hauteurs de Makensie, où nous avons campé, à un endroit où les Russes avaient comblé les puits et empoisonné l'eau en y jetant des chevaux morts, il m'a joliment fallu me

mordre la langue. — Pas d'eau pendant vingt-quatre heures. — Pas une goutte. — Nous avons appelé et appelons encore aujourd'hui ce camp-là *le camp de la Soif*. Je me rappellerai toujours qu'en rôdant dans le bois près duquel était tendue la petite tente qui nous servait de maison, à moi et à un de mes camarades, je finis par découvrir un buisson d'*épine-vinette*. Vous connaissez tous le joli fruit de l'*épine-vinette*, qui forme des espèces de petites grappes comme la groseille ; ce fruit est un peu acide, et dans certains pays on en fait des confitures qui sont, ma foi, très bonnes. Mais, quand nous étions au *camp de la Soif*, nous n'avions guère la tête aux confitures, et nous aurions donné tous les pots qui se trouvent chez les confiseurs de Paris pour un verre d'eau. Aussi, en découvrant mon buisson d'épine-vinette, il me sembla avoir découvert un trésor. Je commençai par en mettre précipitamment une dizaine de grappes dans ma bouche et à les mâcher sans prendre la peine de les égrener; je n'y regardais pas de si près; cela me fit grand bien, car j'avais la langue presque collée au palais, tant j'avais soif. Ensuite je me mis à en cueillir une assez bonne quantité que je cachai dans mes poches, et je pris ma course vers ma tente pour faire profiter mon camarade de ma trouvaille. Un camarade de tente, en campagne, voyez-vous, mes chers enfants, c'est comme un frère, un bon frère s'entend, car il y a des gens qui prétendent qu'il y en a de mauvais, ce que je ne veux pas croire. — Je trouvai mon pauvre camarade accroupi à la manière des Arabes (nous arrivions tous deux d'Afrique) devant l'ouverture de

notre petite tente. Il faisait une triste mine, ce pauvre garçon, et pour calmer la soif qui le dévorait, il s'amusait à mettre de petits cailloux froids dans sa bouche ; il les remplaçait à mesure qu'ils devenaient chauds. Mais cet exercice ne le satisfaisait que médiocrement, et quand j'arrivai il n'avait pas l'air de bonne humeur du tout. Quand je vins à lui, courant à toutes jambes et le visage riant, il me dit en bougonnant : « Ah çà ! si tu trouves notre position drôle, toi, tu as *diablement* (il disait même un autre mot que diablement. Pardonnez-lui, il avait si soif !), tu as bien de la gaieté de reste. Es-tu devenu fou de courir comme un dératé, quand il n'y a rien à boire dans tout le camp? Tu vas enrager la soif dans un instant et tu pourras rire après tout à ton aise, tu m'en diras des nouvelles. Quant à moi, chaque fois que je respire, je regarde si je ne renvoie pas des flammes au lieu d'air, car les fours des boulangers sont des glacières en comparaison de la température qui existe dans ma bouche. » Pour toute réponse, je lui fis signe d'entrer sous notre tente, et une fois là, je lui jetai sur les genoux les branches d'épine-vinette que j'avais cueillies pour lui ; il se précipita dessus sans rien dire et se mit à mordre dedans à belles dents, comme j'avais fait moi-même près du buisson. — Il n'y eut qu'après en avoir avalé la moitié qu'il leva la tête, me regarda et me dit : « Où as-tu donc trouvé ça, mon bonhomme? » (Mon bonhomme était un de ses termes d'affection.) Je vis que sa bonne humeur revenait à mesure que sa soif s'en allait. « C'est bon, on te le dira où j'ai trouvé ça. En attendant, mange le reste de ce que je t'ai apporté,

fais attention aux épines, et quand tu auras fini, prends notre sac de campement et viens avec moi. » Nous allâmes jusqu'au précieux buisson, nous emplîmes notre sac de manière à en avoir assez pour la nuit que nous allions passer là et encore pour le matin avant de partir. Nous portâmes notre provision sous notre tente ; puis, ne voulant pas être les seuls à profiter de la bonne aubaine que le ciel nous avait envoyée, nous indiquâmes le buisson à ceux de nos camarades dont les tentes étaient les plus voisines des nôtres. Le pauvre buisson fut bientôt dépouillé; on se mit après et il n'y en eut que bien peu pour chacun. — Depuis, je n'ai jamais rencontré un buisson d'épine-vinette quelque part, sans éprouver un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement. Je suis presque tenté de lui ôter mon bonnet. Au bout du compte, en le saluant je ne saluerais pas l'arbuste, je saluerais le bon Dieu qui me le fit trouver autrefois pour apaiser ma soif.

Mais nous voilà bien loin de notre affaire. Je reprends le fil de mon récit.

Je disais qu'un soldat doit savoir supporter les privations; mais je dis aussi que le devoir d'un général est de l'y exposer le moins souvent possible, et que Georges avait eu raison en faisant comprendre aux siens qu'il s'occupait sérieusement de l'article : *vivres et subsistances militaires.*

Quand l'armée de Franck eut repris respiration, il donna l'ordre de se lever. Comme il ne pouvait plus compter surprendre ses adversaires, il donna cet ordre en élevant la voix le plus possible. Rodolphe *emboucha* une mauvaise

trompette qu'il avait trouvée à Azan et que quelque petit garçon y avait oubliée anciennement. Vous dire que les *fanfares* que joua Rodolphe étaient superbes serait mentir; il faut même avouer qu'elles étaient assez discordantes; mais dans une *armée improviste* il n'y faut pas regarder de si près, et les braves soldats peuvent aller bien loin, même avec une mauvaise musique.

Georges et son armée imitèrent le *mouvement* de Franck.

Les armées se mirent en marche à la rencontre l'une de l'autre. — L'affaire *se dessinait* déjà, comme disent les vieux généraux, et un œil exercé pouvait déjà prévoir le terrain sur lequel l'engagement aurait lieu et la manière dont les armées en viendraient aux mains. — Le champ de bataille se trouvait être une grande et belle prairie, coupée par un ruisseau assez profond pour qu'on ne pût espérer le passer *à gué*. — Sur ce ruisseau était jeté un pont rustique. — Pour traverser le ruisseau, il fallait de toute nécessité passer par ce pont ou aller à une demi-lieue à droite chercher un autre passage au Moulin-Joli ou à une lieue au moins à gauche, du côté de Parthey. — On comprenait que le passage de ce pont serait chaudement disputé.

Albert se dirigea en courant à toutes jambes vers le pont rustique, espérant le franchir avant que M. Loloy fût arrivé; mais il fut bien étonné quand il le vit se lever tout à coup de l'autre côté. M. Lolo s'était glissé jusqu'au bord du ruisseau et s'était embusqué derrière le *retour du garde-fou* du pont rustique, où il avait remarqué la veille, en se promenant,

un gros tas de vieilles pommes de terre *germées* et à moitié pourries, qu'on avait mises là parce qu'elles ne pouvaient plus servir à rien qu'à donner aux porcs.— M. Lolo, vous le voyez, remarquait tout, et cet esprit d'observation



devait lui être bien utile en cette circonstance, puisque, dans ce tas de pommes de terre pourries, il trouva le moyen de tenir Albert à distance d'abord et de le forcer ensuite à reculer. — Albert, en voyant M. Lolo se lever brusquement de l'endroit où il était caché, n'avait fait *ni une ni deux* et

avait entamé le feu en lui jetant de toute sa force une de ses pommes de pin. — M. Lolo répondit par trois ou quatre pommes de terre qui vinrent s'écraser aux pieds d'Albert. Une de ces pommes de terre arriva si près de lui qu'il fut couvert de ses débris. — Ainsi commença, par des *feux de tirailleurs*, cette journée à jamais mémorable.

VI

LE PASSAGE DU PONT

Albert et M. Lolo ne se laissaient pas un instant de repos ; les pommes de pin et les pommes de terre volaient et se croisaient dans l'air. — Seulement, comme le ruisseau était assez large, les *projectiles* étaient loin d'arriver tous à destination, et plus d'un tombait dans l'eau. Je veux vous donner encore une idée de l'esprit de réflexion de M. Lolo et vous montrer combien il est utile, quand on est à la guerre, de tout remarquer et de faire son profit de ce qu'on voit. — M. Lolo avait plus de malice qu'il n'était gros. Il avait de l'intelligence jusqu'au bout des ongles. Il n'y avait du reste qu'à voir ses yeux d'un gris bleu ouverts à moitié et tout brillants d'esprit pour savoir à qui on avait affaire. — M. Lolo sentait bien qu'au train dont ils y allaient, Albert et lui seraient bientôt fatigués ; mais il s'était aperçu aussi d'une chose, c'est que les *pommes de pin* qu'Albert

lui jetait pourraient au besoin lui servir à lui-même pour *tirer* sur Albert, tandis que ses *pommes de terre*, qui s'écrasaient en tombant sur son ennemi ou à côté de lui, ne pouvaient lui être renvoyées par Albert. Il prévoyait aussi qu'Albert, qui n'avait de *pommes de pin* que ce que peuvent en contenir deux poches et une casquette serait vite à bout de ses munitions, et se verrait forcé de *cesser ses feux* faute de *cartouches*, s'il ne lui renvoyait pas ses propres *projectiles*, tandis que lui en avait un fonds inépuisable dans son gros tas de pommes de terre pourries. — En effet, au bout de quelque temps, Albert, qui avait usé toute sa provision et qui avait *tiré* sans ménagement et coup sur coup, espérant par là intimider l'ennemi et forcer le pont, se trouvait à bout de ressources et exposé sans défense à la mitraille de M. Lolo, qui ne *tirait* que lorsqu'il croyait pouvoir arriver jusqu'à Albert. Quand M. Lolo vit la position dans laquelle il avait su mettre son adversaire, il profita de son avantage, s'avança rapidement sur le pont et lança sur Albert, qui n'était plus qu'à quelques pas de lui, une telle grêle de pommes de terre, que le pauvre garçon, victime de sa précipitation et de son imprudence, fut obligé de reculer petit à petit d'abord, puis bientôt de prendre définitivement ses jambes à son cou et de se replier tout abasourdi et tout essoufflé sur son corps d'armée.

M. Lolo était rayonnant. — Il était maître de la position. Son intelligence avait assuré à son armée la possession de ce point important.

Georges arriva, embrassa M. Lolo en l'appelant *mon brave*

et lui promit qu'il ne lui ferait pas attendre longtemps la récompense de son courage. Toute l'armée, composée de Robert et de Henri, fit ses compliments à M. Lolo, qui au fond ne se sentait pas d'aise, et sut néanmoins répondre avec modestie aux compliments de ses camarades.

Le général Georges, voulant s'assurer par lui-même des dispositions de l'ennemi après l'échec qu'il venait d'essuyer auprès du *pont rustique,* partit avec Robert, traversa le pont au galop et alla pousser une reconnaissance jusqu'en vue de l'ennemi.

Que se passait-il pendant ce temps-là dans l'armée de Franck? Lorsque Franck, qui, toujours avec sa fameuse *longue-vue,* n'avait pas perdu un détail du combat d'Albert et de M. Lolo, vit Albert forcé de faire une retraite rapide, il rejeta brusquement la longue-vue derrière son dos, où elle faisait de loin l'effet d'un carquois, et fronçant les sourcils et se croisant les bras sur la poitrine, il se mit à marcher à grands pas de long en large, en attendant Albert, qui avait ralenti sa course depuis qu'il n'était plus à portée des pommes de terre de M. Lolo. A mesure que le *pauvre* Albert approchait, son pas devenait de plus en plus lent et sa tête se baissait sur sa poitrine. Il sentait que le général Franck allait lui demander compte de son *peu de succès,* pour ne pas dire autre chose. Et avec le caractère emporté que nous connaissons à maître Franck, il est probable que ni vous ni moi n'aurions voulu être à la place du *pauvre* Albert, quand il vint se présenter à son général.

LE GÉNÉRAL FRANCK, avec une colère contenue. Capitaine Albert (dans cette armée la nécessité voulait que, faute d'hommes, chacun fût à la fois soldat et capitaine), comment se fait-il que vous soyez ici, au lieu d'être de l'autre côté du pont?



Rendez-moi compte de votre conduite. — Allons! — Voyons! — Je vous attends. — Allez donc! — Justifiez-vous si vous pouvez. Dites-moi donc comment les choses se sont passées.

LE CAPITAINE ALBERT, relevant la tête. Mon général, avant de

m'accabler des marques de votre colère, laissez-moi reprendre un peu haleine.

LE GÉNÉRAL FRANCK, avec ironie et amertume. Le fait est, cap'taine (le général Franck, quand il était en colère, se donnait le genre de manger les mots à la façon des vieux troupiers, et de les accentuer comme il avait entendu raconter qu'on le faisait dans l'armée de Sambre-et-Meuse ou devant Mayence, du temps des *vieux de la vieille*. Il prononçait *cap'taine*, au lieu de capitaine ; — *chual,* au lieu de cheval ; — *mâchelogis,* au lieu de maréchal des logis ; *capral*, au lieu de caporal, et quand il disait : mon *sabrrrre,* il faisait sonner les *r* comme un roulement de tambour) ; le fait est, cap'taine, que votre retour au camp a été si rapide que vous devez avoir besoin de respirer. Respirez, puisque vous voulez respirer. Il tourne le dos à Albert et se remet à marcher précipitamment et en frappant la terre de son talon.

LE CAPITAINE ALBERT, fièrement. Mon général, ne m'insultez pas. J'ai fait tout ce qu'il a été en mon pouvoir de faire. — J'ai épuisé toutes mes munitions et je n'ai cédé devant l'artillerie supérieure de l'ennemi qu'après avoir brûlé ma dernière cartouche. — Voyez mes poches ! Il retourne ses poches. Voyez ma casquette. Il montre sa casquette. Si on me prouve que la place était tenable plus longtemps sans munitions, je demande à être traduit devant un *conseil de guerre;* mais je ne veux pas que mon courage soit mis en doute par personne.

LE GÉNÉRAL FRANCK, furieux. Ah ! ah ! c'est comme ça que vous le prenez, *cap'taine* Albert ! C'est bien, rendez-vous à

l'arrière-garde. — Capitaine Albert, votre épée, je n'ai plus besoin de vos services. — Je saurai m'en passer. — Nous vaincrons sans vous.

LE CAPITAINE ALBERT, cédant à son émotion et se précipitant aux genoux de son général. Mon général, mon général, mon général! Grâce! ne me couvrez pas de honte en m'empêchant de prendre part *à la journée*. Pardonnez-moi. — Voyez si je ne suis pas excusable. J'ai pu être irréfléchi, étourdi, j'ai pu manquer de sang-froid, mais je suis brave, mon général, vous le savez. Ne me déshonorez pas.

LE GÉNÉRAL FRANCK, noblement. Relevez-vous, capitaine Albert ; pardonnez-moi vous-même un moment d'emportement que je regrette. Reprenez votre place à l'avant-garde de l'armée. Embrassez-moi, capitaine Albert, vous êtes *un brave!*

ALBERT, se jetant dans les bras de Franck. Mon gé!... mon géné!!... mon général!!!

FRANCK, attendri. Albert! mon ami! mon frère! Ils s'embrassent. Bas à Albert. C'est égal, tu as usé trop vite tes pommes de pin.

ALBERT, bas à Franck. J'aurais bien voulu t'y voir.

FRANCK. Hein?

VII

FEU SUR TOUTE LA LIGNE

Georges et Robert s'étaient avancés jusqu'à une espèce de tertre d'où l'on pouvait distinguer ce qui se passait dans l'armée de Franck. Il est bon de pousser les reconnaissances le plus loin possible, mais à condition qu'on aura de bonnes jambes pour pouvoir se retirer si on est attaqué par des forces supérieures. Il faut ne pas s'exposer à être coupé par la cavalerie ennemie et avoir une ligne de retraite bien assurée.

Franck, après sa discussion avec Albert, jeta les yeux sur la prairie, et, voyant d'un coup d'œil jusqu'où Georges et son état-major s'étaient aventurés (l'état-major de Georges, c'était Robért), comprit qu'il avait la possibilité de prendre une revanche peut-être éclatante de l'échec qu'il avait subi près du *pont rustique;* car, quoique ce fût le capitaine Albert qui eût été repoussé, ce n'était pas moins le général Franck qui avait la responsabilité de l'affaire. A la guerre, c'est toujours sur le général en chef que tout retombe quand cela va mal, comme c'est lui qui a la plus grande gloire lorsque les choses tournent bien.

Franck montra d'un signe Georges et Robert, et, s'écriant : « Messieurs, ils sont à nous ! Que tout le monde me suive ! Au galop, messieurs ! » il courut, suivi de Paul,

de Rodolphe et d'Albert, pour couper la route du pont à Georges et à Robert ; il voulait les empêcher de regagner leur troupe (c'est-à-dire Henri et M. Lolo, qui avaient été laissés à la garde du passage), et les faire prisonniers, en les gagnant s'ils cherchaient à se diriger sur la passerelle du Moulin-Joli.

Georges et Robert n'eurent pas plus tôt compris le danger qui les menaçait qu'ils firent rapidement demi-tour et s'élancèrent du côté du pont. Ils allaient comme s'ils eussent eu des ailes aux talons.

Ce fut un spectacle bien émouvant que celui que présenta alors la course de vitesse qui eut lieu entre Georges et Robert, d'un côté, et Franck, Paul, Rodolphe et Albert, de l'autre. Ils étaient tous animés d'une ardeur égale. Les uns voulaient prendre, les autres voulaient ne pas être pris. Tous allaient si vite, mais si vite, qu'à peine si la tige des herbes de la prairie avait le temps de se courber sous leurs pieds, et que la terre ne pouvait garder l'empreinte de leurs pas, tant ils étaient rapides. Pendant quelque temps, la chose resta indécise de savoir qui arriverait à temps, ceux-ci pour passer, ceux-là pour les en empêcher. Puis il arriva que Franck, ayant voulu couper au court, s'engagea dans une partie de la prairie qui était assez marécageuse ; ce qui le força à ralentir sa marche et celle de ceux qui le suivaient, et ce qui donna quelques secondes d'avance à Georges et à Robert, qui avaient eu le bon esprit de se maintenir toujours en courant sur le terrain ferme. A la guerre, ce n'est pas toujours le chemin

le plus court qui vous mène le plus vite où vous voulez aller! Georges et Robert profitèrent de la circonstance en redoublant de vitesse, traversèrent le pont comme le vent et, appelant à grands cris Henri et M. Lolo, qui pendant la reconnaissance avaient rassemblé tous les projectiles épars autour du pont et en avaient fait une pile énorme, qu'on avait sous la main pour *canarder* l'ennemi s'il voulait forcer le passage, ils crièrent :

« Feu! feu partout! Henri! Lolo! — Allons, mes enfants, l'ennemi est sur nos talons! *Feu! feu sur toute la ligne!* » En effet, Franck et les siens arrivaient à l'autre bout du pont, où ils furent reçus par une épouvantable décharge de pommes de terre et de pommes de pin. — A peine Georges et Robert avaient-ils passé le pont, qu'ils s'étaient munis des provisions amoncelées par leurs camarades et s'étaient joints à eux pour écraser l'ennemi sous leurs coups. Cela pleuvait comme la grêle. Et Franck, le grand général Franck lui-même, fut obligé de reculer. — Mais il n'était pas homme à quitter ainsi la partie. En passant, quoique bien vite, dans la partie marécageuse de la prairie où il avait failli s'embourber avec son armée, Franck avait remarqué de petit tas de briquettes de tourbe qu'on avait mises à sécher avant de les venir prendre pour les brûler. L'idée lui vint que ces briquettes pourraient devenir des armes bien terribles dans ses mains et balancer avantageusement les pommes de terre pourries, dont Albert d'abord et puis Georges et son armée avaient fait usage contre eux.

Franck fit donc une fausse retraite et dirigea son armée, qui ne se doutait pas de ses projets, du côté des marais et des briquettes de tourbe. — Rodolphe disait tout bas que Franck était bien pressé de s'en aller. Albert n'était pas trop mécontent de voir le général, qui l'avait si bien sermonné à propos de l'affaire des pommes de pin, être contraint de se retirer à son tour, et Paul regrettait presque, en voyant leur peu de succès, de n'avoir pas pris place avec son frère Henri dans les rangs de l'armée opposée. Franck s'occupait peu de leurs murmures. Il avait son idée. On voyait sur son front qu'il se passait de grandes choses dans sa tête. De temps en temps il se retournait pour regarder si l'ennemi, enivré de sa première victoire, ne se déciderait pas à le poursuivre ; c'était là où il l'attendait. Il aurait bien voulu l'entraîner loin de ses munitions, hors de ses positions, lui faire passer le pont et l'attirer dans le marais, où il comptait sur ses briquettes de tourbe pour le détruire entièrement. Aussi, une fois arrivé à l'endroit qu'il avait choisi pour faire de nouveau face à l'ennemi (c'était une chaussée étroite où l'on ne pouvait passer qu'un de front), le général Franck fit sonner halte et demi-tour, et alors seulement il expliqua ses intentions à chacun. Paul, Rodolphe et Albert virent qu'ils s'étaient trop pressés de juger défavorablement leur général ; ils se promirent de ne plus mettre son habileté en doute, et firent une ample provision de briquettes. Une partie de ce qu'avait prévu Franck arriva. Georges et les siens, croyant que la terreur s'était emparée des ennemis, sortirent pour leur

donner la chasse. Ils prirent cependant le temps de remplir leurs poches de pommes de terre, sur le tas très diminué desquelles M. Lolo ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil de regret en partant.

Si Georges n'avait écouté que son courage, il eût suivi Franck dans le marais et l'eût attaqué dans la position qu'il y avait prise; mais, quand on est général et qu'on est responsable du sort d'une brave armée, il ne faut pas seulement être courageux, il faut être prudent aussi et ne pas prodiguer ses soldats sans nécessité absolue. Il s'arrêta donc sur le bord où commençait le marécage, dont les grenouilles, peu habituées à tout ce remue-ménage inaccoutumé, faisaient les plus beaux plongeons du monde chaque fois qu'un de nos guerriers passait à quelques pas d'elles. Bien en prit à Georges de s'être arrêté à temps. Franck était prêt à le recevoir, lui et ses hommes, à coups de briquettes, et Dieu sait ce qui serait arrivé dans ce combat sur une chaussée si étroite, avec un marais plein de joncs, de hautes herbes et de trous remplis d'eau de chaque côté; peut-être n'en fût-il pas revenu un seul!

VIII

LE BATAILLON CARRÉ

Franck aurait eu bien envie que Georges vînt le chercher où il était; mais quand il vit qu'il n'y avait pas moyen

d'y compter, il prit le parti de sortir lui-même de sa position par le côté opposé à celui où était Georges et, avec tout son monde, de tourner le marais et de venir offrir à l'ennemi une bataille en rase campagne, sans plus d'avantage de terrain d'un côté que de l'autre. — La même idée trottait du reste depuis plus de deux heures dans la tête des deux généraux : c'était l'idée d'une *bataille rangée*. Ils regardaient déjà les escarmouches, les embuscades, les engagements partiels comme au-dessous d'eux. — Ils voulaient une *bataille rangée; bataille rangée* était devenue leur idée fixe, ils ne rêvaient tous les deux que *bataille rangée*.

Quand deux militaires désirent exactement la même chose et qu'ils font chacun la moitié du chemin, il est bien rare qu'ils ne finissent pas par se rencontrer. Le général Georges, devinant les intentions du général Franck, et le voyant tourner le marais, en quitta lui-même les bords et vint prendre position au beau milieu de la partie de la prairie qui s'étendait sur la rive gauche du ruisseau. Il se trouvait donc avoir devant lui Franck et son armée et derrière lui le *pont rustique*, dont il s'était un peu rapproché de manière à pouvoir le passer au besoin et rentrer dans ses anciennes positions, s'il était pressé trop fort par l'ennemi.

Georges se résolut à ne plus faire un pas au-devant de Franck. Il forma son armée sur un seul rang, Henri au centre, Robert à l'aile droite, M. Lolo à l'aile gauche. Il se porta *de sa personne* à quelques pas en avant et attendit dans ces dispositions l'attaque de l'ennemi.



Elle ne se fit pas longtemps attendre. Franck déboucha dans la prairie en suivant une ligne parfaitement *perpendiculaire* au front de bataille de Georges et menaçant son centre. Pour offrir moins de prise *aux balles et aux boulets* pendant sa marche, Franck, contrairement à Georges, avait disposé sa troupe sur un seul homme de front, mais *en colonne profonde,* trois hommes de profondeur. Vous voyez que les deux généraux, malgré tout leur talent, n'avaient pas les mêmes idées sur la manière de disposer leurs forces. Vous entendrez souvent de grandes discussions là-dessus, mes chers enfants, si jamais vous êtes militaires, et vos oreilles



FRANCK DÉBOUCHA DANS LA PRAIRIE.

seront souvent frappées par les mots d'*ordre de bataille mince* et *d'ordre de bataille profond*. L'un et l'autre de ces deux *ordres* ont leurs défenseurs ; le général Franck, lui, tenait pour l'*ordre profond,* le général Georges pour l'*ordre mince.* Quand Franck fut *à portée de fusil,* Georges ordonna d'ouvrir le feu, après s'être assuré que ses soldats avaient leurs gibernes pleines, c'est-à-dire leurs poches bien bourrées de pommes de terre. Il commanda au centre de faire des feux directs et de tirer à hauteur de ceinture d'homme, et aux deux ailes de donner à leurs feux une direction oblique de manière à tomber sur les flancs de la colonne du général Franck.

Tout en donnant ses ordres, Georges s'inquiétait d'une chose ; il se demandait qui pouvait donner à l'ennemi l'audacieuse présomption de l'attaquer sans avoir de projectiles — car, il le savait, l'ennemi était à bout de munitions ; où aurait-il pu en trouver ? — Et cependant il s'avançait rapidement et en bon ordre, semblait plein de confiance et de résolution. — Avait-il reçu *quelque convoi?* Avait-il quelque arme inconnue et cachée qu'il tenait en réserve pour le moment décisif? — Georges était tourmenté ; il pensait aux *fusées à la Congrève*, au *feu grégeois*, aux *chars armés de faux*, aux *éléphants porteurs de tours,* à des *mortiers,* à des *catapultes,* à tout ce que les temps anciens et nouveaux ont inventé de formidable. Tout en faisant mille suppositions et sans rien dire, il regarda d'un air soucieux l'effet de sa première décharge.

Il vit avec douleur que son effet avait été presque nul

et qu'elle n'avait jeté aucun désordre dans les rangs de l'armée ennemie. Mais quel ne fut pas son étonnement quand, recevant, au moment où il s'y attendait le moins, sur sa casquette *un projectile* inconnu qui lui sembla tomber du ciel, il se sentit couvert de la tête aux pieds de poussière et de fumée. — Il recula d'un pas, puis, comme les grands cœurs ne perdent jamais courage et gardent leur fermeté au milieu des circonstances les plus difficiles, il se baissa pour reconnaître la nature *du projectile* qui l'avait frappé et dont les débris jonchaient la terre autour de lui. Au moment où il en prenait un morceau, il se sentit frappé de nouveau, mais non plus à la tête cette fois-ci, et malheureusement Georges avait un pantalon blanc (les briquettes de tourbe et les pantalons blancs ne sont pas de la même couleur); aussi le brillant uniforme du général Georges s'en ressentit-il cruellement. Georges, au milieu de cette mitraille, oubliant son propre danger, ne songeait qu'à reconnaître quels étaient les boulets dont l'ennemi se servait et dont le dernier venait de le frapper en traître et par derrière. Cette briquette était-elle moins sèche que les autres ; conservait-elle un peu plus de son humidité primitive, ou avait-elle frappé Georges à un endroit où elle ne pouvait pas se casser et tomber en poudre ? Je n'en sais rien ; le fait est qu'elle resta presque entière sur la blessure, et qu'en la ramassant, Georges put s'écrier : « Des briquettes, mes amis ! des briquettes de tourbe ! ce ne sont que des briquettes de tourbe ! Ne craignez rien ! ce n'est qu'un instant à passer ! Ne reculez pas, et... » mais il ne put achever : une *nouvelle bri-*

quette vint en sifflant raser sa figure et le décoiffa. M. Lolo, Robert et Henri, frappés ainsi que leur général, commençaient à trouver les *briquettes de tourbe* d'une digestion difficile et à regarder derrière eux du côté du pont. Le général Georges, voyant à ces symptômes que, s'il ne mettait son armée en retraite, elle pourrait s'y mettre d'elle-même et changer la retraite en déroute, donna, quoique avec regret, l'ordre de se retirer et de regagner le pont, mais en bon ordre et en ayant soin de ne pas jeter ses armes, ses munitions pour courir plus vite, ce qu'un soldat ne doit jamais faire s'il ne veut passer pour un misérable lâche. Les briquettes de tourbe sont encore assez lourdes et assez embarrassantes à porter. Aussi l'armée de Franck n'en avait qu'une bien petite provision. — Il est vrai qu'elle avait suffi pour forcer l'ennemi, sinon à la fuite, du moins à une retraite assez rapide. Mais qu'avait-il obtenu de cette bataille, à part la gloire d'une victoire momentanée? Rien. — L'ennemi se retirait vers le pont qu'il espérait mettre entre Franck et lui. Une fois là, comment aller l'attaquer encore avec une armée déjà fatiguée de la marche forcée qu'elle avait faite pour tourner le marais ? — Franck se décida donc à faire un appel à l'énergie de ses troupes et à profiter de l'enthousiasme que leur avait donné la retraite de l'ennemi pour les lancer à sa poursuite et les empêcher de regagner leur camp. Dans ce moment-là, Franck pouvait tout demander à ses hommes. Ils le regardaient comme le plus grand général qu'on eût jamais vu, depuis son invention des *briquettes de tourbe* qui avaient si

bien réussi. Aussi, à peine eut-il dit un mot, qu'on oublia la fatigue et qu'on partit à toute bride et en poussant de grands cris. — Franck était superbe avec son oiseau de paradis et brandissant un vieux fourreau d'épée dans lequel il avait fourré une baguette pour qu'il se tînt raide. Il caracolait autour de la troupe de Georges en criant comme un démon à Albert, à Paul et à Rodolphe : « Entourez-les, mes enfants, coupons-leur la retraite. Ils sont à nous ! ils sont pris ! » Le péril était grand pour Georges ; mais c'est dans ce moment-là qu'on fait voir ce qu'on vaut. — Georges commanda tout à coup *halte !* Puis, imitant l'exemple de plus d'un de nos braves généraux qui se sont faits soldats à l'occasion et lorsque la nécessité l'exigeait, il commanda encore : *Formez le carré!* et il se joignit lui-même à Robert, à Henri et à M. Lolo pour que le mouvement qu'il venait d'ordonner pût s'exécuter. Sans lui il eût été impossible, car vous m'accorderez bien qu'on ne peut guère former un carré à trois et que le moins qu'on puisse être, c'est quatre pour former un *bataillon carré*.

IX

FORTIFICATIONS PASSAGÈRES

Une fois le *carré* formé, Georges se sentit tranquille ; il sentait bien que l'ennemi n'avait encore que très peu ou même plus du tout de *briquettes*, et il se réjouissait

d'avoir donné à ses hommes, tout en se retirant, l'ordre de conserver précieusement leurs munitions. — Elles allaient lui être d'un grand secours pour regagner le pont, et, une fois le pont passé, ils retrouvaient le tas bienheureux de pommes de terre pourries que M. Lolo regrettait plus que jamais. M. Lolo était cependant celui auquel il restait encore dans sa poche le plus de ses *cartouches* (comme il les appelait), et ce fut cause qu'il put accomplir un fait d'armes qui lui fit le plus grand honneur.

Franck avait beau tourner, en gesticulant avec son vieux fourreau, autour du carré formé par Georges, M. Lolo, Robert et Henri; — Rodolphe, Albert et Paul avaient beau imiter leur général en poussant des cris horribles, en sonnant de la trompette et en agitant des mouchoirs, les terribles briquettes n'étaient plus là. — Le carré demeurait impénétrable, et lorsqu'ils voulaient en approcher de trop près, les projectiles de M. Lolo les tenaient à distance. — Georges imagina encore de rendre son *carré mobile* et se rapprocha ainsi petit à petit du pont qui était son espoir de salut. Quand il n'en fut plus qu'à une faible distance, Georges fit faire presque à bout portant sur Franck et les siens une décharge générale de tout ce qui restait de munitions et, profitant du désordre qui s'ensuivit forcément chez l'ennemi, ordonna de repasser le pont au triple galop et d'aller s'approvisionner de nouveau au tas de M. Lolo, de façon à recevoir comme il faut l'ennemi, s'il osait s'engager une seconde fois sur le *pont rustique*.

C'est alors que M. Lolo accomplit le beau fait d'armes dont je parlais tout à l'heure. — A l'instant où Georges commanda : *Feu!* pour la dernière décharge, M. Lolo, choisissant la tête du général ennemi pour but de ses coups, lança sa plus grosse pomme de terre, celle qu'il avait gardée pour la dernière, avec tant de justesse et de force, qu'elle fit tomber la toque et l'oiseau de paradis de Franck et lui fit voir trente-six chandelles. Non content de cela, M. Lolo s'empara de la toque et du panache avant que Franck eût le temps de s'en apercevoir, traversa le pont avec la rapidité d'une flèche et vint tomber tout essoufflé dans les bras de Georges qui l'embrassa les larmes aux yeux. — Henri et Robert le couvrirent aussi de caresses en l'appelant le *brave des braves.* — Et certes il avait bien mérité ce titre-là, quoiqu'il ne fût pas le premier auquel il fût donné et qu'il eût à le partager avec un maréchal que vous connaissez tous, le maréchal Ney.

Le général Franck, à peine revenu du coup qui l'avait décoiffé, s'aperçut, mais un peu tard, de la perte qu'il avait faite *dans la personne de sa toque et de son aigrette.* Je renonce à vous dépeindre sa consternation. Sa coiffure, dont il était si fier, était tombée entre les mains de l'ennemi ! Ce n'était rien encore cependant au prix du sentiment d'exaspération, de colère et de honte qui s'empara de lui quand, portant les yeux sur le camp de Georges, la première chose qui frappa ses regards fut *sa toque et son oiseau de paradis* que M. Lolo avait mis au bout d'une longue perche plantée de l'autre côté du pont, en



M. LOLO S'EMPARA DE LA TOQUE ET DU PANACHE.

manière de trophée. Il jura, en étendant la main sur son vieux fourreau, qu'il ne prendrait ni repos ni trêve avant d'avoir reconquis *sa toque et son plumet*, et se tournant du côté de l'ennemi qu'il menaça du poing : « A bientôt! » s'écria-t-il. Georges, qui l'avait entendu, se fit un porte-voix d'une de ses mains, et montrant de l'autre la toque et l'oiseau que le vent balançait au bout de la perche : « Viens la reprendre, » répondit-il à Franck. — Franck, rêvant la vengeance et songeant aux moyens de prendre une revanche éclatante, donna à ses hommes l'ordre de se mettre hors de portée des coups de leurs adversaires et leur permit de prendre quelque repos, ce qui leur était bien nécessaire après une aussi rude affaire. Quant à lui, il ne voulut pas s'asseoir; il se parlait à lui-même, se frappait de temps en temps le front comme s'il eût voulu faire sortir les idées qui se pressaient en foule dans sa tête. Paul, Rodolphe et Albert, fatigués mais non découragés, respectaient la douleur de leur général et se promettaient de l'aider de tout leur pouvoir à reprendre sa coiffure.

Profitant de l'instant de répit qu'on leur laissait, ils remirent un peu d'ordre dans leurs vêtements, comme doivent faire les bons soldats dès qu'ils en ont le temps; ils resserrèrent les lacets de leurs bottines et descendirent pour puiser de l'eau au bord du ruisseau afin de se laver la figure et les mains et de boire, car l'exercice violent qu'ils avaient pris leur avait donné grand'soif. Mais ils n'y parvinrent qu'avec la plus grande difficulté, d'abord parce que, comme je vous l'ai dit, les bords du ruisseau étaient

très escarpés, ensuite parce que M. Lolo, qui était infatigable et avait l'œil à tout, leur envoyait à chaque instant de sa mitraille.

Georges, voyant que les ennemis ne quittaient pas les environs du pont et qu'ils semblaient vouloir au contraire établir leur camp sur les bords du ruisseau, pensa que, s'ils en agissaient ainsi, c'était à coup sûr pour tenter un coup de main contre lui, et dans cette prévision il aurait voulu s'entourer de ce qu'on appelle des *fortifications passagères* et se mettre à l'abri d'une surprise ; mais, n'ayant pas devant lui le temps nécessaire pour faire des *redans*, pour creuser des *trous de loup* ni des *fossés*, n'ayant pas les choses nécessaires pour établir des *chevaux de frise*, manquant de *pieux* et de *chausse-trappes*, il se contenta de faire amasser par ses gens une quantité de fagots pleins d'*épines*, de *ronces* et de *chardons* qui les rendaient fort menaçants et d'un abord très difficile. Avec une partie de ces fagots il barra l'entrée du pont, avec l'autre il forma un grand carré dans lequel il comptait établir son bivac. Il fit aussi semer des pierres pointues sur la route pour retarder la marche de la cavalerie ennemie. L'ennemi n'avait pas de cavalerie, c'est vrai, mais il aurait pu en avoir, et un général prudent doit tout prévoir. Pour dernier surcroît de précautions, il fit planter sur chaque côté du carré qui devait enfermer le futur bivac, trois piquets bien aiguisés par le haut et reliés entre eux par des ficelles croisées dans tous les sens. Il laissa seulement quatre endroits qui pouvaient s'ouvrir au besoin et se refermer.

Comme Georges, qui, au collège, savait son Histoire romaine sur le bout du doigt, avait lu que les anciens donnaient des noms aux différentes portes de leurs camps, il nomma les siennes : la première la *porte du Général*, la seconde la *porte Henriette*, la troisième la *porte Lolotte*, et la quatrième la *porte Robertine*, du nom des vaillants capitaines qu'il avait sous ses ordres, puis il pensa à installer son bivac.

X

LE BIVAC

C'est une vue bien intéressante que celle d'un bivac véritable avec ses centaines de *petites tentes* bien alignées, ses *rues*, ses *places*, ses *fours* en terre, ses *cuisines* en plein vent. — Il faut voir là comme chaque chose a sa place et comme chacun y est soigneux de ses armes et de ses effets, comme tout est rangé et passé en revue. — Il faut voir comme les *sentinelles* sont vigilantes, comme les *grand'gardes* ont l'œil et l'oreille au guet, et avec quel zèle et quelle régularité les *rondes* et les *visites* se font aux *postes avancés*, avec quel mystère le *mot d'ordre* et le *mot de ralliement* sont donnés et rendus, comme on comprend bien là que la perte d'un *mot d'ordre* pourrait entraîner la perte de tout un *bivac*. Il faut voir avec quelle prudence et quelle sévérité scrupuleuse les *reconnaissances* sont reçues à leur rentrée au bivac ;

comme chacun fait son devoir en conscience, surtout quand le bivac est établi près de l'ennemi ; comme le commandant veille à tout ; comme les officiers, grands et petits, font exécuter les ordres qu'ils ont reçus et qu'ils transmettent sans perdre de temps aux *sergents*, dans l'*infanterie*, aux *maréchaux-des-logis*, dans la *cavalerie;* de ceux-ci l'ordre arrive aux *caporaux* ou aux *brigadiers* et de là aux *soldats.* Car, dans l'armée, tout s'arrange merveilleusement; chaque individu fait partie d'une grande chaîne dont il est un des maillons. Cette chaîne commence au *maréchal de France* ou *même plus haut* et finit au *simple soldat.* Quand les maillons sont bons, tout va bien ; quand un des maillons est mauvais, cela peut aller fort mal, et la chaîne peut se rompre. Voyez combien il est important de veiller sur ces *maillons* et de s'assurer de leur qualité.

Mais revenons au bivac.

Comme cela vous amuserait, mes bons petits amis, si d'un endroit un peu élevé vous pouviez voir un bivac un peu avant le point du jour et assister à son *réveil.* A peine l'aube paraît-elle qu'un coup de trompette se fait entendre au milieu du silence ; c'est le signal donné pour le *réveil,* il part de la tente du général qui *commande en chef.* Il est aussitôt répété partout. — Trompettes, clairons, tambours, se répondent ; les fanfares se croisent dans l'air. — Chaque instrument dit dans son langage particulier : « Soldat, lève-toi ! Soldat, lève-toi ! Soldat, lève-toi bien vite ! » De tout côté retentit le cri : « Debout ! debout ! debout ! » Souvent la fatigue a été rude la veille, et on dormirait bien

encore une heure ou deux de plus ; mais le *réveil* sonne et il faut obéir. *Debout!* Chacun sort de sa tente où il a couché tout habillé, c'est l'ordre formel, et regarde en secouant ses oreilles quel temps il fait. Il ne pleut pas! Quelle chance! La journée promet même d'être belle. Allons, nous ne mourrons pas encore de celle-là. On se débarbouille, on visite les armes, on relève les postes, on change les sentinelles, on donne à manger aux chevaux, on prend le *café* à la gamelle ; il n'est pas excessivement *sucré,* c'est vrai, mais il est bon cependant, et depuis que l'usage s'en est introduit dans l'armée française, cela a évité bien des maladies à nos braves soldats. — Dans le gobelet de fer battu qui sert de tasse à café et que les troupiers appellent un *quart* parce qu'il contient environ le *quart* d'un litre de liquide, on casse quelques morceaux de biscuit, qui n'est pas à la vanille, et qui ressemble tout à fait à du biscuit de mer comme vous en avez peut-être mangé par curiosité quand votre papa ou votre maman vous a menés à Brest, à Cherbourg, à Dieppe, au Havre, à Marseille ou à Toulon. Le café bu, ceux qui ont quelques sous de trop dans leur poche s'en vont prendre un petit verre de *riquiqui* chez *madame la cantinière;* mais il faut se dépêcher, car déjà la trompette et le tambour appellent chacun à son devoir, et la journée commence.

Il ne faut pas vous attendre à trouver le bivac de Georges tout à fait pareil à celui dont je viens de vous parler; mais, dans sa petite espèce, il n'était pas trop à dédaigner. En tout cas, il était dans des dimensions parfaitement en rap-

port avec le nombre de troupes qui devaient l'occuper, ce qui était déjà l'application d'un principe fondamental et faisait honneur aux connaissances de Georges en castramétation (ce qui veut dire, comme vous le savez, science d'établir les camps et les bivacs).

Georges, dans son bivac, n'avait ni *four*, ni *cuisine*, ni *riquiqui*, ni *cantinière;* mais il lui restait une quantité de croquignoles à peu près égale à celle dont il avait déjà fait une distribution précédemment, et une poignée de *grosses pastilles au citron* et *à la fraise* que heureusement la chaleur des combats n'avait pas encore complètement fait fondre dans sa poche. — Georges fut magnifique : il vida ses poches et distribua tout ce qu'il avait à ses soldats, accompagnant chaque distribution d'un mot affable qui s'appliquait à ce que chacun avait fait de beau dans le combat. Georges ne garda pour lui que quatre croquignoles, parce que, si sobre qu'il soit, il faut pourtant qu'un général mange pour vivre, et deux pastilles à la fraise qu'il voulut donner en supplément à M. Lolo, pour le récompenser de l'intelligence et du courage dont il avait donné tant de preuves extraordinaires dans un âge tendre.

Quand tout fut croqué, ce qui ne fut pas long, Georges désigna les places qu'on devait occuper au bivac ; par une attention charmante et qui lui gagna la sympathie de tout le monde, chacun se trouva être placé tout justement près de la porte à laquelle son nom avait été donné, Robert à la porte *Robertine*, Louis (M. Lolo) à la porte *Lolotte,* Henri à la porte *Henriette.* Souvent il arrive qu'avec de petites

attentions les chefs s'attachent leurs subordonnés plus que par de bien plus fortes récompenses.



Sur un petit tertre on planta la perche au bout de laquelle se trouvait la fameuse toque enlevée à Franck par Lolo. Elle indiquait à tous les yeux le quartier général de Georges et l'emplacement de son *bivac*.

XI

LA SENTINELLE PERDUE

Franck ne pouvait se consoler de la perte de sa toque ; il roulait dans sa tête de terribles projets. Le fer, le feu, ne lui semblaient plus des agents de destruction suffisants pour anéantir ceux qui lui avaient ravi son trésor ; il aurait voulu avoir les quatre éléments à sa disposition. L'avantage était à l'ennemi, il n'y avait pas à se le dissimuler. Franck, cependant, n'était pas abattu ; il se disait : « Que mes troupes me restent fidèles, que le désordre ne se mette pas dans cette brave armée par suite des privations qu'elle va avoir à supporter, que je puisse la tenir sous ma main, et je sens que mon *étoile* (Franck se donnait une *étoile*, cela ne faisait pas grand tort au propriétaire du firmament), oui ! je sens que mon *étoile* me garde la possibilité de représailles éclatantes. — La dernière heure de gloire du général Franck n'est pas encore sonnée, et je te reprendrai. » Ce *je te reprendrai* s'appliquait au trophée que le pauvre Franck voyait au bout de la perche dans le camp de Georges, et dont la vue l'agaçait à un tel point, que, par moments, on aurait dit qu'il allait s'élancer seul et sans réflexion à travers l'espace, pour aller l'arracher aux mains des ennemis. Sa toque, sa chère toque, avec son bel oiseau de paradis, était devenue son cauchemar. Mais, quand on

veut devenir un grand général, il faut savoir faire taire bien des sentiments personnels et qu'une question d'amour-propre n'empêche pas de voir clair dans la situation, de veiller à tout et d'être prêt à profiter des chances favorables que la guerre peut fournir. — Aussi Franck, remarquant que, chaque fois qu'il voyait la *toque au bout de la perche*, il avait l'esprit moins net, prit-il le parti de lui tourner le dos, ce qui était un bon moyen pour ne pas la voir, et se mit à réfléchir à la manière dont il pourrait assurer à son monde un repos nécessaire.

Il y a, même dans l'adversité, des instants bien doux pour un cœur sensible et vaillant. Franck en fit l'expérience lorsque, revenant trouver Paul, Rodolphe et Albert qui jusqu'alors avaient respecté la douleur de leur chef, il les entendit le supplier de s'asseoir pour se reposer lui-même : « Plus que personne il devait être fatigué d'une si rude journée, puisque chez lui, non-seulement le bras, mais encore la tête avait agi, et que la fatigue d'esprit est souvent plus dure à supporter que celle du corps. Quant à eux, ils se sentaient dispos et pleins d'ardeur ; ils se rappelaient leur serment de vaincre ou de mourir pour lui, et si, par un caprice inattendu, la fortune lui avait tourné le dos, ils étaient certains, avec un général comme le général Franck, de la voir revenir à eux avec des lauriers plein les bras et un sourire sur les lèvres. » Vous dire qu'à ce discours les yeux de maître Franck ne se mouillèrent pas de larmes serait d'abord ne pas dire la vérité, mais encore calomnier le cœur de ce pauvre garçon. Pourtant il imposa silence à

son émotion, ses larmes s'arrêtèrent en perles le long de ses grands cils bruns, et secouant sa belle tête et sa chevelure qui ressemblait à la crinière d'un lion, il s'écria : « Merci, mes enfants! avec des soldats comme vous on ferait le tour du monde! » Puis, étendant le bras dans la direction de l'ennemi : « A toi, Georges, la première partie, mais à moi la revanche!!! »

Sans enthousiasme on ne peut rien faire de beau ni de bon, à la guerre surtout; mais il ne faut pas que cela fasse négliger le reste. Il faut, comme on dit, coudre la peau du serpent, qui est l'emblème de la prudence, avec celle du lion, qui est l'emblème du courage; c'est dans cette double étoffe-là que tous ces grands capitaines, qui font la gloire de notre pays et l'admiration et l'envie des étrangers, ont su se tailler leur manteau.

Franck, pour assurer le repos à son camp, fit, au lieu de se reposer comme on l'y invitait, lui-même une reconnaissance autour de son bivac et vit qu'il était inattaquable de trois côtés et que, si l'ennemi devait tenter de les surprendre, ce ne pouvait être qu'en faisant un grand détour et en arrivant par le chemin de Moulin-Joli. — Il revint au camp et fit part de ses observations à ses subordonnés, ajoutant qu'il était indispensable d'envoyer un poste avancé sur le chemin du moulin, si toutefois il n'était pas préférable de placer une sentinelle perdue au moulin lui-même, avec l'ordre de leur faire connaître par un signal quelconque si l'ennemi tentait quelque chose de ce côté-là.

Une sentinelle perdue n'est pas toujours perdue pour

cela, croyez-le bien. Seulement, comme son nom l'indique, c'est une sentinelle qui est près de l'ennemi et loin des siens. Il faut pour un pareil poste des hommes courageux, vigilants et adroits. Ils doivent tout observer, avoir toujours l'œil ou l'oreille au guet, surveiller la moindre touffe d'herbe, la moindre broussaille, entendre le plus petit bruit, enfin se rendre compte de tout ce qui se passe autour d'eux aussi loin que la vue et l'ouïe peuvent porter. Ils doivent en outre ne pas donner inutilement l'alarme, ce qui causerait de fausses alertes, une des pires choses qui puissent arriver dans les postes avancés, parce que cela met tout le monde sur le qui-vive et empêche l'armée de prendre le repos dont elle a besoin.

Franck dit : « Si quelqu'un veut être cette sentinelle perdue, qu'il parle, sinon c'est le sort qui désignera celui auquel doit être confié ce poste important et glorieux. — Moi ! moi ! moi ! » répondirent presque en même temps Rodolphe, Albert et Paul. « Rodolphe a parlé le premier, continua Franck, il ira à Moulin-Joli ; il s'établira derrière le pan de mur à moitié ruiné qui est à mi-chemin du petit enclos et du verger ; il sera là comme dans un observatoire et lui-même à l'abri de tout regard. Si l'ennemi se présente, que Rodolphe grimpe sans perdre de temps sur le grand poirier qui est près du mur et qui se découpe sur le mur blanc de l'écurie ; la sentinelle du camp, qui devra d'ici avoir la vue constamment fixée sur ce poirier, apercevra Rodolphe et devra en avertir immédiatement le général en chef qui avisera. Si la nuit vient avant que l'ennemi ait

paru, il n'y aura qu'une chose à ajouter à la consigne de Rodolphe : une fois au faîte du poirier, il devra allumer trois allumettes chimiques en guise de signal. Rodolphe devra savoir se procurer ces allumettes chimiques au moulin, sans laisser supposer l'usage qu'il veut en faire en cachant aux habitants le but de sa présence dans les environs. Aussitôt que Rodolphe aura compris que son signal a été vu du camp, d'où lui répondra un signal pareil, il descendra du poirier en toute hâte et reviendra par la voie la plus courte nous rejoindre. Vous avez entendu, Rodolphe? Allez! Je laisse le reste à votre perspicacité et à votre courage. »

Rodolphe partit, et le général Franck, attendant les événements, s'assit pour prendre quelques instants d'un repos qui lui était bien dû, après avoir donné à Paul et à Albert tous les renseignements et tous les ordres relatifs à la surveillance indispensable pour la sécurité du camp.

XII

MONSIEUR L'INTENDANT

Pendant que tous les événements que je viens de vous raconter s'étaient passés, le temps, qui a de grandes jambes et qui marche si vite qu'aucun de ceux qui courent après lui n'a jamais pu le rattraper, avait fait bien du chemin;

la journée s'était avancée au point que le soleil commençait à avoir envie de dormir et faisait ses préparatifs pour se coucher ; on voyait déjà une partie de ses rayons disparaître à l'horizon qui semblait tout en feu. Les toits d'ardoise et les cheminées de brique du château, les couvertures de chaume des maisonnettes, l'eau de la rivière, les bois, les prés, tout enfin se teignait de ces couleurs de pourpre et d'or si belles qu'on ne saurait dire quel est le plus admirable, du soleil levant ou du soleil couchant.

Il y avait longtemps que le dîner avait été servi et mangé au château. On avait même, ce jour-là, sonné plus longtemps que d'habitude et à triple carillon ; mais personne dans les deux armées n'avait rien entendu, ou du moins ceux qui avaient entendu quelque chose avaient fait semblant de ne rien entendre. Il n'était venu à personne l'idée de parler de dîner dans des instants aussi solennels que ceux pendant lesquels s'agitaient les destins de tant d'illustres guerriers. — Le cœur faisait taire l'estomac, — la gloire endormait l'appétit.

Tranquillement appuyés sur le balcon des fenêtres du grand salon, le vieux général, Mme Grandjean, Mme de Brimont, Mme Wolff, M. Fontaine, et jusqu'au curé d'Azan, qui était venu prendre avec eux une tasse de café dont il était très friand, avaient suivi avec un intérêt qui les étonnait eux-mêmes, les mouvements, les marches et les contre-marches de la campagne.

Chacun prenait naturellement parti pour les siens, sans que cela cependant l'empêchât de rendre justice à la valeur

des autres. Il était fort difficile, du reste, de démêler de quel côté était exactement le bon droit. — Plusieurs fois, quand le combat s'échauffait, les mamans voulurent intervenir et prièrent le général, qui avait gardé sa belle voix de commandement, qu'on entendait autrefois d'un bout du terrain de manœuvres à l'autre, de rappeler les combattants et d'user de sa toute-puissance pour imposer la paix aux



deux armées; mais il leur refusa tout net et les pria de laisser les choses aller leur train. « Il est certain, disait le bon général, qu'en tout ceci il n'y a pas danger de mort et que les vaincus se porteront à ravir; laissez-les donc s'amuser, et amusez-vous vous-mêmes en observant comme le caractère de chacun se montre à découvert dans la moindre de leurs actions. Étudiez-les, mesdames, et faites-en votre profit pour plus tard. »



PLUSIEURS FOIS LES MAMANS VOULURENT INTERVENIR.

Il y avait dans le salon deux jeunes cœurs qui étaient bien profondément émus et qui prenaient la guerre de Georges et de Franck tout à fait au sérieux : c'étaient ceux de Louise et de Marie. Elles n'osaient pas lever la tête depuis que M. Fontaine, pour les taquiner, les avait emmenées près d'une fenêtre au moment où la mêlée était le plus chaude, et que, leur montrant le champ de bataille d'un de ces gestes qu'il gardait d'ordinaire en réserve pour enlever son auditoire dans ses plaidoyers, il s'était écrié d'un ton tragique : « C'est vous, pourtant, mesdemoiselles, qui êtes la cause première de tout ce tapage; c'est pour vos beaux yeux que tant de grands capitaines et de braves soldats vont verser un sang précieux qui devrait n'appartenir qu'à la patrie. Que lui répondrez-vous, à cette patrie éplorée, alors qu'elle vous en demandera compte? Voilà les fruits de... » Heureusement pour Louise et pour Marie que Mme de Brimont, qui était ennemie de tout ce qui lui semblait exagéré, était venue à leur secours en arrêtant M. Fontaine au beau milieu de sa période en lui disant : « Allons! allons! mon cher avocat, n'usez pas ainsi en riant les foudres d'une éloquence dont nous vous avons vu tous faire si souvent un utile emploi. C'est une arme trop forte pour s'en servir, même en jouant, avec ces jeunes têtes. Ces petites filles seraient capables de prendre vos feux d'artifice au tragique et de se laisser aveugler par les étincelles des fusées dont vous les éblouissez. » Il faut qu'il y ait dans ce titre de *petites filles* quelque chose qui sonne mal aux oreilles des personnes auxquelles il s'applique, car Louise et Marie

firent, en l'entendant une petite grimace comparable à celle qu'on fait en mordant dans une pomme verte, ou en prenant du sel pour du sucre en poudre. — Cela eut pourtant un bon effet. — Depuis l'histoire des fleurs prises par Franck dans le jardin de Marie pour les donner à Louise, il y avait eu un peu de froid entre les deux amies ; tranchons le mot, aucune d'elles deux, qui d'habitude ne pouvaient vivre l'une sans l'autre, n'avait desserré les dents depuis le matin. Chacune semblait avoir pris la ferme résolution de ne pas dire un mot si l'autre ne commençait à lui adresser la parole. Les mots *petites filles* les rapprochèrent en les piquant. — Elles se sautèrent au cou par un mouvement spontané, et, s'embrassant, se dirent en parlant toutes deux à la fois : « Nous sommes des *petites filles !* On nous prend pour des *petites filles !* Eh bien, ma chère, montrons-leur que les *petites filles* sont bonnes à quelque chose, et comme malgré ce qu'on a l'air de dire, en traitant légèrement les exploits de nos pauvres amis qui se battent dans le parc, il pourra y avoir des blessés et des blessures à panser, mettons-nous à faire de la charpie, comme nos mamans en faisaient d'un air si pensif, du temps des grandes guerres. » Et elles coururent à l'armoire aux chiffons.

Mme Wolff était, comme disent les bonnes gens, pour le solide. Elle pensait, en voyant l'espèce de suspension d'armes qui avait lieu entre les deux armées, qu'on pourrait, sans interrompre positivement le cours des opérations et mettre un terme forcé à la guerre, penser à ravitailler les



LOUISE ET MARIE SE MIRENT A FAIRE DE LA CHARPIE.

troupes. Elle fit part de son idée au général, qui l'approuva. Il sonna un domestique et lui dit de lui envoyer Coquelicot. — Coquelicot, qui savait par expérience que le général n'aimait pas à attendre, se produisit aussitôt qu'on lui eut communiqué l'ordre.

Coquelicot était un grand garçon de 17 à 18 ans, qui avait de grands bras, de grandes mains, de grandes jambes et de grands pieds ; ses yeux en outre ressemblaient à des boules de loto et ses oreilles à des plats à barbe ; il était très maigre, quoiqu'il eût une grande bouche, des dents et un appétit à rendre des points à un loup. — Son nom, ou pour mieux dire son surnom, lui venait de ses cheveux qui étaient si rouges, mais si rouges qu'à côté les carottes paraissaient d'un blond cendré. Dans la maison on l'employait à tout ce que ne faisaient pas les autres.

« Coquelicot, mon ami, lui dit le général, écoutez-moi bien (tout le monde, d'ordinaire, tutoyait Coquelicot. Quand, par un caprice, le général lui disait *vous*, les cheveux de Coquelicot prenaient feu) : Vous allez vous procurer deux paniers que vous porterez à l'office. Jean les garnira de vivres. Il devra y avoir *exactement* les mêmes rations dans chaque panier ; vous m'entendez, Coquelicot, *exactement?* du reste, vous me les rapporterez une fois garnis, pour que j'en juge par moi-même. » Une ancienne habitude faisait que le général aimait assez à voir les choses par lui-même.

Coquelicot revint avec les deux paniers. Jean les avait bourrés de tout ce qui pouvait se manger sans assiette. Un

morceau de poulet froid ou une tranche de bon pâté de lièvre peuvent bien, une fois dans la vie, se manger en les tenant entre le pouce et le premier doigt, n'est-il pas vrai? A la guerre comme à la guerre, d'ailleurs. Sans compter les autres comestibles, Jean avait bien fait les choses. Le général s'assura que le contenu des deux paniers était *exactement* pareil, puis il dit à Coquelicot : « Coquelicot, je te nomme *intendant général* des deux armées que tu vois là-bas dans le parc. Tu vas leur porter à chacune un panier. — Allez, Coquelicot, mon ami. S'il manque, par votre fait, pied ou aile ou quoi que ce soit de ces deux paniers avant leur arrivée à destination, je vous ferai pendre, M. l'intendant, et vous ne serez pas le premier auquel cela sera arrivé. » Le bon général nourrissait, je ne sais pourquoi, une vieille rancune contre MM. les intendants.

XIII

MARCHE DE NUIT

Coquelicot avait un nez, c'est la seule chose dont je ne vous aie pas parlé en esquissant son charmant portrait, un nez fin et subtil qui aspirait avec plaisir l'odeur qui sortait de chaque panier. Il penchait la tête tantôt du côté du panier qu'il tenait de la main droite, tantôt du côté du panier qu'il tenait de la main gauche. Il ne savait auquel des deux il eût donné la préférence s'il eût osé y toucher,

et il eût pu, tant ils étaient d'odeur pareillement appétissante, lui arriver ce qui arriva à l'âne de Buridan, qui se laissa mourir de faim entre deux picotins d'avoine tout à fait semblables, parce qu'il n'avait pas de raison de commencer plutôt par l'un que par l'autre. — Mais Coquelicot repoussa la tentation; Coquelicot se rappelait la menace du général, de plus Coquelicot avait dîné.

Cependant Coquelicot était perplexe. Il se demandait quelle armée aurait la première son panier. — Quand l'estomac de Coquelicot n'était pas en jeu, il avait, lui aussi, des idées de justice. — Voici le moyen que lui inspira son esprit ingénieux pour que chaque armée eût son panier en même temps sans risquer qu'elles en vinssent aux mains en se rencontrant auprès de lui, qui attraperait peut-être alors quelque éclaboussure. Il marcha avec cet air dolent qu'il savait si bien prendre, comme s'il n'eût rien porté qui fût à l'adresse des combattants jusqu'au pont qui avait été si rudement disputé dans la journée ; il déposa un panier en vue du camp de Georges, traversa le pont en courant sans que personne sût à qui il en voulait et songeât à l'arrêter, porta l'autre panier près du bivac de Franck, puis revint précipitamment se placer au milieu du pont à égale distance des deux armées. Georges avait vu le premier le panier qui lui était destiné et en était un peu plus près que Franck ne l'était du sien. Coquelicot l'arrêta court en lui criant : *N'approchez pas! n'approchez pas! il est chargé!* puis quand Franck eut gagné le même terrain que Georges, Coquelicot ajouta : « Oui, ils sont chargés, chargés de co-



COQUELICOT ÉTAIT PERPLEXE.

mestibles !!! » Alors il prit ses jambes à son cou et se sauva jusqu'au château en riant de son expédient.

Qui fut surpris agréablement à la vue des provisions de bouche que contenaient les précieux paniers ? Tout le monde dans les deux camps. On y fit fête de part et d'autre, et une trêve tacite se fit dans les deux camps, dont le premier article était qu'on ne se battrait qu'entre les repas.

Après s'être bien refait, Paul fut dépêché par Franck au gué du Moulin-Joli, vers Rodolphe, qui ne s'amusait guère et commençait à trouver que le métier de sentinelle perdue, quelque honorable qu'il soit, est peu récréatif. La part de comestibles que lui apportait Paul le remit bientôt de bonne humeur ; mais Paul n'apportait pas seulement des vivres, il était aussi porteur de nouvelles et d'instructions.

Il prévint Rodolphe qu'il allait rester avec lui jusqu'à l'arrivée de Franck et d'Albert, qui devaient venir les rejoindre avant une heure pour exécuter, de concert avec eux, une *marche de nuit* dans le but de tourner l'ennemi en passant la rivière à Moulin-Joli et de le surprendre dans son camp au moment où il s'y attendrait le moins.

Franck, pour ne pas laisser deviner ses projets à l'ennemi, devait allumer des fagots et fabriquer des sortes de mannequins qui, éclairés par la flamme, seraient aperçus du camp de Georges et donneraient à ce dernier le change, en lui faisant croire que ses adversaires étaient décidés à passer la nuit autour de leurs feux de bivac sans rien entreprendre. Rodolphe se frotta les mains en écoutant ce

nouveau plan de campagne et attendit, tout en mangeant et en causant avec Paul, que le gros de l'armée vînt les rejoindre.

Bientôt ils aperçurent la flamme des fagots allumés par Franck et Albert. Quelque temps après, comme ils étaient fort attentifs et prêtaient l'oreille au moindre bruit de peur d'être surpris par Franck, qui leur eût sévèrement reproché leur négligence, il leur sembla entendre une espèce de frémissement dans les roseaux. Ils redoublèrent d'attention ; ils ne s'étaient point trompés ; le bruit, si léger qu'il fût, se rapprochait évidemment ; il arriva un moment où ils virent les roseaux s'agiter à quelques pas seulement d'eux. Il y avait là quelqu'un, c'était certain, mais était-ce bien Franck et Albert ? Il faut se défier de tout dans un poste avancé, car celui qui arrive n'est pas toujours celui que l'on attendait. Aussi Rodolphe et Paul, armés chacun d'une souche grosse comme la moitié de la tête, crièrent-ils d'une voix forte : « Halte-là ! Qui vive ! Avance à l'ordre ou nous faisons feu » (ils auraient peut-être dû ajouter avec nos souches, mais ils crurent pouvoir négliger de le dire). Alors, du milieu des roseaux, une voix leur répondit ces mots : *Franck et Fortune!* ce qui était le mot d'ordre donné par Franck lui-même pour la journée. Bientôt le jeune et vaillant général, suivi d'Albert, se trouva réuni à Paul et à Rodolphe. — C'est alors qu'il leur développa les plans qu'ils devaient mettre à exécution sans perdre une minute. Il fallait passer le gué, remonter l'autre rive jusqu'à deux cents pas du camp ennemi et tourner le

camp, lequel, par une faute impardonnable du général Georges, se trouvait pour ainsi dire adossé à un grand réservoir qui devait l'inonder si on parvenait à en faire sauter la bonde. Il fallait donc faire sauter cette bonde et, pendant la terreur et le désordre où ne manquerait pas de les jeter ce déluge inattendu, il fallait faire main basse sur les ennemis, passer au fil de n'importe quoi tout ce qui résisterait, ou mieux encore, les faire prisonniers, les lier et les faire servir à orner leur triomphe, comme faisaient les anciens Romains des peuples qu'ils avaient vaincus; mais surtout et avant tout (cela Franck le pensait et ne le disait pas), il fallait reprendre la toque bien-aimée.

Ils partirent en silence ; ce n'était déjà plus le soir, c'était le commencement de la nuit. C'est une terrible chose, en vérité, qu'une *marche de nuit*. Tous ceux qui se rappellent celles qu'ils ont faites, en Afrique surtout, vous le diront. Le silence le plus absolu est ordonné : il ne faut ni parler, ni rire, ni chanter ; défense expresse de fumer, d'allumer la moindre allumette, de battre le briquet ; j'ai vu un chien dont les aboiements auraient pu trahir notre marche, tué impitoyablement à coups de crosse. — Les armes sont assujetties de manière à ne faire aucun bruit ; on marche, on marche, on marche toujours, on passe ravins, collines, ruisseaux, rivières ; les fantassins semblent glisser sur la terre comme des ombres, et les cavaliers avec leurs longs manteaux blancs ressemblent à des fantômes à cheval. C'est alors que, malgré la fatigue, il ne faut ni s'endormir, ni tomber, ni s'arrêter, ni s'écarter. Tout homme qui s'écarte

ou s'arrête est un homme mort s'il n'a pu rejoindre la colonne de marche avant le jour, car alors il est pris par les Arabes qui rôdent toujours à la suite des troupes pour achever les blessés, tuer les traînards et voler les bestiaux qui ne peuvent pas suivre.

Franck et sa troupe n'avaient pas, il est vrai, d'aussi grands dangers à redouter; ils avaient pourtant leurs précautions à prendre. D'abord il fallait ne pas se tromper et ne pas passer le ruisseau en aval ni en amont du gué, sans quoi ils couraient le risque de prendre un bain forcé. Ensuite ils devaient éviter plusieurs fondrières et avoir soin de ne pas déranger dans son sommeil un taureau noir qui dormait au milieu des vaches au bout de la prairie, car c'était l'époque où on laisse les animaux la nuit dans les prés. Messieurs les taureaux ne sont pas toujours de bonne humeur quand on les réveille, et ils feraient sauter sur leurs cornes pointues un général comme Franck et des capitaines aussi distingués que ceux qui le suivaient, sans plus de scrupule que si c'étaient de simples particuliers. Enfin il fallait ne pas être découverts par l'ennemi, sans quoi tout le plan échouait dans son exécution, ce qui eût été vraiment dommage.

XIV

UNE CHARGE DE CAVALERIE

Après dîner, Franck, suivi de tout son monde, traversa le gué (on avait eu soin d'ôter les bottines et les bas, de les placer sous le bras, et de relever les jambes des pantalons jusque par-dessus les genoux). Quelque attention qu'ils prissent d'avancer en silence, on entendait de temps en temps l'eau jaillir quand un d'eux venait à faire un faux pas en trébuchant sur un caillou; mais le bruit en était couvert par celui de la roue du moulin et par le tictac des meules, que le meunier venait justement de recharger. C'était un gaillard et galant meunier que le meunier du Moulin-Joli. Il avait la plus belle voix du pays; il aurait pu faire taire tous les chantres de la paroisse. Mais, au moment où nos gens passaient son gué sans qu'il s'en doutât, il employait sa voix à un autre usage. Quoiqu'il fît nuit noire, il chantait à tue-tête les louanges de cette même Mlle Rose qui avait un balai pour sceptre et régnait si despotiquement sur la basse-cour du général. Le meunier avait un grand faible pour Mlle Rose, et lorsqu'il la voyait passer carrément assise sur son âne, il poussait des soupirs à faire tourner la roue de son moulin, et se disait : « Voilà la femme qu'il me faudrait! Une fille qui charge un sac de farine sur son épaule aussi facilement que moi-même est

faite pour être meunière. Ah! Rose! Rose! quand viendrez-vous habiter sous le toit du Moulin-Joli? »

Le gué passé, nos guerriers nocturnes se glissèrent le long de la vanne, dont le bois, verdi par l'humidité de l'eau, n'était pas d'un passage facile; on traversa la petite passerelle du bief qui amenait l'eau à la roue, et on aborda sans encombre sur l'autre rive. On secoua l'eau qu'on avait aux jambes, on remit bas et bottines (bonne précaution, car dans la prairie croissaient en foule de ces chardons à longs piquants, qui ne sont pas très doux à rencontrer quand on n'est pas un âne), puis on se remit en route. Plus on avançait, plus l'émotion augmentait. On comprenait qu'un grand coup allait être frappé, et Franck avait cet air grave et réfléchi qu'on remarque chez ceux sur qui pèse une énorme responsabilité. Vous avez vu, dans les prés destinés à faire paître les bestiaux, ces barrières qui sont là pour les empêcher d'aller plus loin qu'on ne veut, et qui forment des enceintes séparées. Il fallait que Franck eût obliqué trop à gauche ou trop à droite; le fait est qu'au moment où il s'y attendait le moins il fut arrêté dans sa marche par une de ces barrières, ce qui causa un mouvement d'indécision assez senti dans la colonne. — L'indécision c'est la pire chose du monde; avec de l'indécision on n'aboutit qu'à se faire battre par l'ennemi, aussi ne dura-t-elle que peu d'instants dans la troupe de Franck. La barrière fut escaladée; mais quels animaux allaient-ils trouver dans cette enceinte? N'était-ce point là, par hasard, que le taureau noir faisait son somme? N'allait-on point le

heurter par mégarde? Alors qu'arriverait-il? Leur cœur battait fort dans leur poitrine, et leur respiration n'était pas très régulière; mais c'était sans doute l'effet de leur course... car que ce fût l'appréhension du danger qui en fût cause, chez des guerriers si éprouvés... allons donc! jamais de la vie!!!

La nécessité donne de bons yeux, et on finit par y voir à peu près à se conduire même dans l'obscurité. On avança sur la pointe des pieds, et tout droit devant soi, de manière à couper l'enceinte et à ne pas rester à tourner sans en pouvoir sortir, comme cela arrive souvent la nuit. — Il y a un moyen de marcher droit quand on n'y voit pas; je veux vous l'indiquer pour que vous puissiez vous en servir au besoin. L'air est rarement assez calme pour qu'il n'y ait pas une petite risée de vent, un petit souffle; eh bien, il ne s'agit que de le sentir toujours sur la même joue, en tenant la tête bien droite; on est sûr alors de marcher dans la même direction.

On avançait donc quand Franck, qui marchait en tête, fit : oh! A ce oh! répondirent trois : hein? poussés à la fois par Paul, Rodolphe et Albert. « Qu'est-ce que c'est que ça, dit Franck, des cornes? oui! non! tiens! une paire d'oreilles! et des belles encore! » Ce fut au tour de Rodolphe : « Tiens! une *repaire* d'oreilles, » fit-il; puis Paul en riant : « Tiens! une *rerepaire* d'oreilles. — Mais, dit Albert, si je ne me trompe, c'est l'ânesse du Moulin-Joli avec ses deux ânons; en voilà une cavalerie! — Tu l'as dit, Albert! s'écria Franck d'un air inspiré, voilà une cavalerie,

et cette cavalerie ce sera la nôtre, pour notre gloire et la perte de nos ennemis. Écoutez-moi. « Je ne veux pas ici, me « prévalant du titre de général en chef, m'emparer de la « meilleure monture, et, sans me préoccuper si un de « vous sera obligé de suivre à pied, m'élancer à la tête de « ma cavalerie et fondre sur le camp ennemi. J'en au- « rais le droit peut-être, mais je rejette loin de moi cette « idée égoïste. Quel est notre but? la victoire! Il faut « savoir se sacrifier au besoin pour l'obtenir, et je veux cette « nuit vous en donner l'exemple. Rodolphe, en récompense « de la vigilance et de la fermeté que vous avez montrées « quand vous étiez détaché comme sentinelle perdue aux « postes avancés, je vous institue et vous nomme géné- « ral de toute ma cavalerie. Paul et Albert, vous lui obéi- « rez comme à moi-même. Vous ne pourrez jamais rece- « voir d'ordres d'un plus vaillant. » (Paul et Albert au- raient peut-être bien voulu être un peu *général de la cavalerie;* mais il fallait savoir se sacrifier, Franck l'avait dit, l'avait prouvé, il fallait obéir et se taire; c'est ce qu'ils firent.) « Général de la cavalerie, occupez-vous de l'organiser, « continua Franck, de l'équiper et la harnacher. Ce n'est « pas à un homme de votre mérite que j'en dois indiquer « les moyens. Souvenez-vous seulement qu'avec des cor- « des comme celles qui lient ces animaux à ces piquets on « fait facilement des brides, et que les fameux cavaliers « numides allaient au combat sans selles et sans étriers. « Quant à moi, mes amis, vous laissant, quoique non « sans regret, le rôle brillant qui vous est réservé, je vais

« aller seul, à pied, par cette nuit noire, jusqu' au réser-
« voir qui domine le camp où l'ennemi s'est retranché, j'en
« fais sauter la bonde avec ce levier (il montrait une barre
« de bois qu'il avait prise en passant près du moulin), et
« donnant un libre cours aux eaux, je submerge ces gens
« qui semblent s'endormir dans l'ivresse de leur succès
« momentané. S'ils échappent aux flots, ce ne sera que
« pour tomber sous vos coups; car, alors vous paraîtrez,



« et, poussant vos coursiers à toute vitesse dans les rangs
« ennemis, vous verrez que la terreur les livrera à demi
« vaincus à votre impétuosité; ils n'auront plus de secours
« à attendre que de notre clémence et de notre générosité.
« Adieu, *mes amis*. — Adieu, général. — Adieu, Franck,

adieu, notre ami, notre chef, ou plutôt au revoir, à tout à l'heure. » Rodolphe, Paul et Albert étaient vivement touchés du courage et de l'abnégation de Franck ; ils étaient sur le point de lui dire qu'il était *grand comme le monde;* mais le mot avait été déjà dit par d'autres en d'autres circonstances, c'eût été un plagiat, et c'étaient des actions et non des discours qu'il leur fallait désormais laisser à enregistrer à l'histoire.

Franck partit. Après bien des peines il arriva derrière le réservoir qui seul le séparait alors du camp où Georges, Robert, Henri et M. Lolo s'étaient établis. Ce réservoir était fort large, et si Franck pouvait entendre le bruit des voix, il lui était impossible de distinguer les paroles et d'en saisir le sens. D'une autre part, la bonde se trouvait tout justement sur le côté du réservoir qui faisait face au camp, et était le plus rapproché de l'ennemi. Comment faire? En se hissant, Franck pouvait voir les feux de son ancien bivac de l'autre côté du pont, et ceux que l'ennemi avait aussi allumés tout justement autour de la perche qui soutenait sa toque, et près desquels ils causaient avec une sécurité qui provoqua chez Franck un rire amer, et lui donna bon espoir pour la réussite de son projet. Sans perdre un instant, il se dirigea, en rampant à quatre pattes et en tenant son levier entre ses dents, vers la bonde, qu'il espérait faire sauter d'un seul coup ; mais quel ne fut pas son étonnement, je n'ose dire autre chose, quand, au moment où il s'y attendait le moins, il se sentit embarrassé dans un dédale de cordes et de ficelles, et qu'il entendit un chari-

vari de cloches et de verres cassés à réveiller un mort, suivi des cris : « Aux armes ! c'est l'ennemi ! » poussés par Georges, M. Lolo, Robert et Henri. Ce qui se passa alors pendant cette nuit sombre, à peine éclairée par la lueur tremblante des feux du camp, c'est à peine si je puis le décrire, tant le tumulte et le désordre furent épouvantables. La cavalerie, brillamment conduite par Rodolphe, entendant les cris de l'ennemi, s'imagina que Franck était venu à bout de son entreprise hardie, et que l'instant était venu de le seconder en poussant la charge. La cavalerie, dis-je, entrait à fond de train dans le camp de Georges, et balayait ou renversait tout ce qui se trouvait sur son passage.

XV

GARE LA BOMBE

Vous ne savez guère sans doute d'où venaient ces ficelles et ce tintamarre de verre cassé qui avaient si fort surpris Franck et l'avaient empêché de poursuivre sa marche rampante vers la bonde. C'était encore une mécanique sortie de la boutique, ou, pour mieux dire, de la tête de ce diable de M. Lolo, qui dans cette guerre semblait être le mauvais génie de Franck. M. Lolo qui, nous l'avons déjà dit, était fin comme l'ambre, n'avait pas été tranquille qu'on n'eût entouré le camp de longues cordes auxquelles il eut soin d'atta-

cher lui-même une dizaine de vieilles cloches à melons qu'il avait recrutées sur une couche de l'autre côté du réservoir et qu'il disposa de manière à faire, en se heurtant les unes contre les autres, un vacarme infernal pour peu qu'on touchât le moins du monde aux ficelles qui les soutenaient. Je vous laisse à penser ce que cela dut être quand Franck, s'empêtrant dans ce réseau inextricable, mit si rudement en branle toutes ces maudites cloches qu'elles se brisèrent en éclats. C'est ce qui donna l'éveil à Georges, à Robert, à Henri et à M. Lolo, qui, s'applaudissant de son idée protectrice, en aurait ri dans sa barbe, s'il avait eu une barbe et si la charge inattendue de la cavalerie de Rodolphe lui en eût laissé le temps. Cet excellent M. Lolo, outre ses autres qualités, et il en avait beaucoup, avait celle d'être têtu comme un Breton, et si jeune qu'il fût, il avait déjà bien profondément enraciné dans sa petite cervelle ce principe qu'on n'a rien fait tant qu'on n'a pas achevé ce qui est commencé. Comme les autres il plia, il est vrai, devant la *furia* de la charge menée si rondement par Rodolphe; mais ce fut pour se jeter de côté, s'embusquer derrière une broussaille et voir rapidement ce qu'il avait à faire au milieu de la consternation qui s'était emparée des siens. Il compta les cavaliers, vit que Franck n'était pas avec eux, se demanda où il pouvait être, et se mit en devoir de le trouver. Une idée rapide comme un éclair l'illumina soudain : Franck est à la perche ou il n'est nulle part; il veut ravoir sa toque. Eh bien ! nous verrons ! et il bondit comme un chevreuil de ce côté. Il était temps; dans l'ombre,

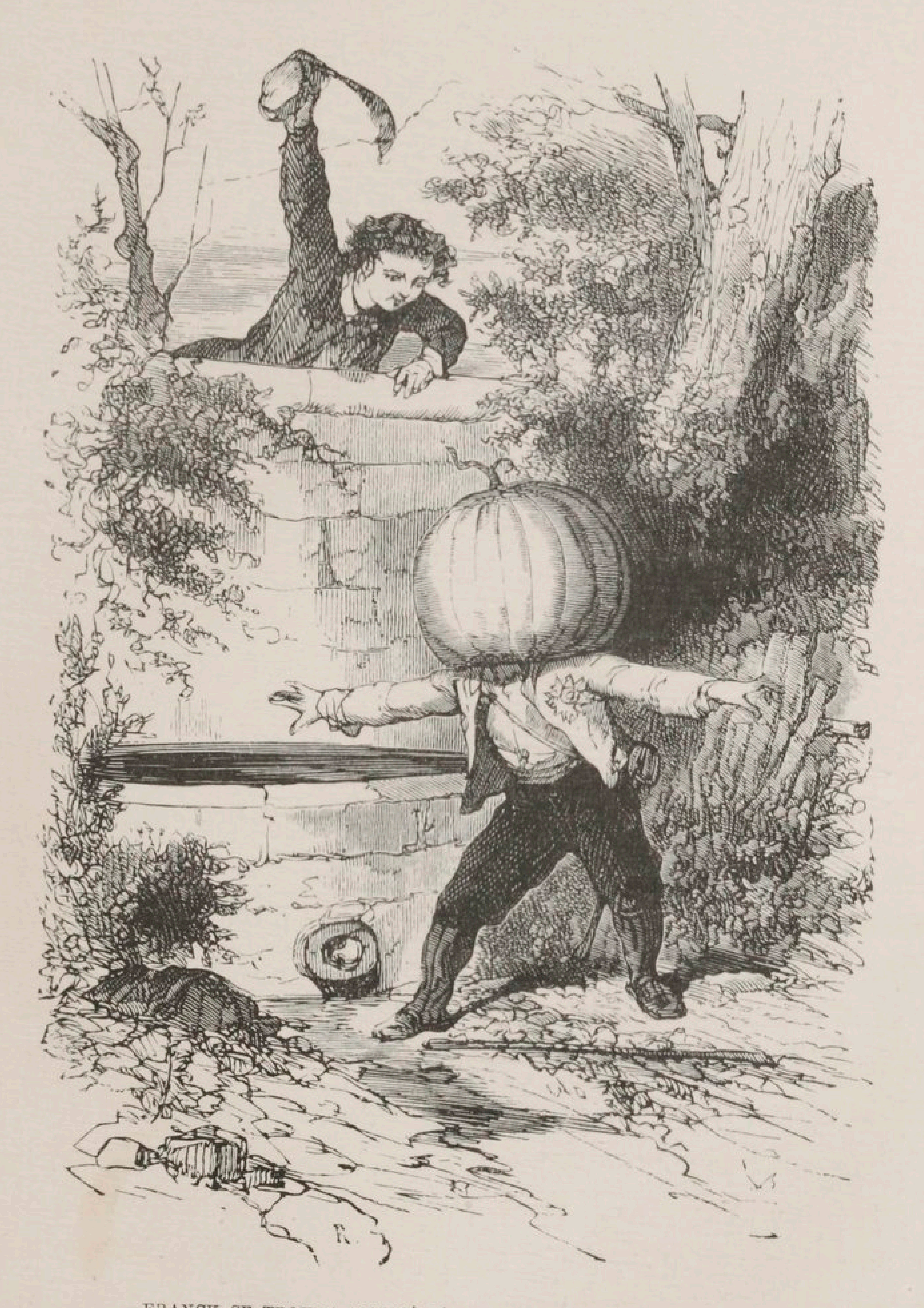
Franck arrivait aussi. En un instant M. Lolo profitant de son avance, jette d'un coup de pied la perche à bas, prend la toque et va, toujours courant, la jeter au beau milieu de la petite rivière, dont le courant l'emporta entre deux eaux jusqu'à l'écluse du Moulin-Joli, où elle fut accrochée deux jours après par la ligne du galant meunier qui pêchait aux gardons et qui, surpris de cette capture d'un nouveau genre, se promit de la faire sécher et de l'offrir à Mlle Rose, dont il espérait s'attirer les bonnes grâces par ce don merveilleux.

Après ce nouvel exploit, M. Lolo remonta du côté du camp, où le combat semblait vouloir recommencer, car Georges, Robert et Louis avaient fait un retour offensif, et on voyait déjà dans l'ombre courir un ânon sans conducteur, ce qui prouvait qu'un cavalier avait été démonté.

Franck, en arrivant près des feux, trouva la perche à bas ; il ne se doutait pas encore du sort que M. Lolo avait fait subir à son ancienne coiffure de commandement, mais il pensa qu'on avait cherché à la dérober à ses perquisitions, soit en l'enlevant, soit en l'enfouissant. Il fallait donc ou l'arracher de vive force aux mains de l'ennemi ou faire avouer au milieu des tourments à quelque prisonnier, si on en faisait, l'endroit où était caché le précieux trophée. Il partit donc avec la résolution de se jeter au plus fort de la mêlée ; mais il voulut, en passant, se donner le plaisir de *débonder* le réservoir et d'inonder le camp de Georges, bien que la nécessité ne s'en fît plus sentir, maintenant que l'ennemi était sur pied et que le combat était engagé à

plus de vingt pas de là. L'idée de se donner cette petite satisfaction d'amour-propre, qui lui aurait permis de faire croire qu'il avait réussi dans l'affaire de la bonde et de cacher le désastre des ficelles et des cloches à melon, lui fut bien fatale et causa sa perte.

Franck, un genou en terre, s'escrimait de son mieux contre le conduit du réservoir avec son levier quand une voix terrible, qui paraissait sortir du sein même du réservoir, lui cria : *Gare la bombe!* et comme il levait la tête pour voir ce que cela pouvait être, il se trouva coiffé d'une prodigieuse citrouille qui lui entra jusqu'au menton, par M. Lolo, — dont la silhouette se dessina sur la margelle du réservoir! M. Lolo eut assez peu de générosité, bien qu'il vît son adversaire hors d'état de se défendre, pour lui donner ce que les gamins appellent un renfoncement, qui fit descendre cette fois la citrouille jusqu'aux épaules du général Franck, qui, ainsi coiffé, ne ressemblait pas mal à ces grotesques que vous avez quelquefois vus au carnaval, dans les mascarades, avec des têtes énormes et monstrueuses sur de tout petits corps. M. Lolo s'en alla ensuite en gambadant et criant à Franck : « Eh bien! général Franck, dites que je ne suis pas un bon chapelier : cette toque-là vaut bien l'autre, n'est-ce pas? Je vous en fais cadeau en remplacement de la vôtre que j'ai moi-même jetée dans la rivière, où vous pouvez aller la redemander aux poissons qui soupent sans doute en ce moment avec votre cher oiseau de paradis. » C'était retourner le poignard dans la plaie et insulter un ennemi



FRANCK SE TROUVA COIFFÉ D'UNE PRODIGIEUSE CITROUILLE.

sans défense, ce qui n'est ni beau ni honnête, et en cela je suis le premier à donner tort à M. Lolo. J'espère aussi que Franck, qui avait les oreilles prises avec le reste de la tête dans la citrouille, ne l'entendit pas.

Quoiqu'on ne soit pas à son aise quand on a la tête dans l'intérieur d'une citrouille, nous sommes obligés de laisser un instant là le général Franck, qui, à ce qu'il paraît, était prédestiné à porter des coiffures originales, pour nous occuper des autres combattants.

XVI

LES PRISONNIERS

Georges, Robert et Henri, se remettant de... comment appellerons-nous ça?... ma foi, appelons les choses par leur nom... de la panique que la cavalerie ennemie leur avait fait éprouver, et voyant que la monture d'Albert l'avait jeté à terre en se prenant les jambes, elle aussi, dans les cordes qui avaient été déjà si fatales à Franck, revinrent sur leurs pas et commencèrent par s'assurer du cavalier qui avait fait séparation de corps avec son coursier aux longues oreilles. Albert eut beau se débattre, il fut pris! Seul contre trois, il succomba sous le nombre et eut la douleur de se voir les pieds et les poings liés avec ces mêmes ficelles qu'il avait mises dans ses poches pour

en garrotter les autres. Il était bien loin de supposer alors qu'elles dussent servir à le lier lui-même. Ce sont là des coups que le hasard des combats réserve trop souvent, hélas ! aux plus illustres têtes ! Combien de fois ne s'est-on pas vu écraser par ces mêmes pièces de canon que l'on avait chargées de mitraille jusqu'à la gueule pour en foudroyer l'ennemi ! — Albert n'avait plus que la voix de libre, il se mit à crier de toutes ses forces : « A moi ! à moi ! Franck ! à moi ! Paul ! à moi ! Rodolphe ! à moi ! ! ! les lâches sont trois contre un ; à moi ! à moi ! à moi ! »

Franck était hors d'état, vous le savez, de rien entendre et de porter secours à qui que ce fût ; Paul et Rodolphe, emportés par l'ardeur de leurs animaux qu'ils ne pouvaient plus maîtriser, étaient trop loin pour entendre Albert ; malgré tout ce qu'ils faisaient pour les arrêter, ces maudites bêtes, excitées par leur première course, par les cris des combattants et surtout par les hi-han ! hi-han ! que poussait l'ânon qui s'était débarrassé d'Albert et qui les appelait dans ce langage harmonieux qui est propre aux coursiers d'Arcadie, s'étaient mises au grand galop et volaient plutôt qu'elles ne couraient dans la direction de la voix de leur camarade auquel elles répondaient de tous leurs poumons par d'autres hi-han ! qui voulaient sans doute dire : nous y allons, ce qui, en tout cas, faisait un joli concert. Rodolphe et Paul, accroupis comme de vrais singes, s'accrochaient des deux mains, pour ne pas tomber, à la maigre crinière de leurs montures qui semblaient possédées du diable et qui, à sauts, à ruades, à gambades

et à pétarades, enfilèrent le pont et prenaient le chemin de les reconduire tout d'un trait, en suivant le troisième ânon, jusqu'au Moulin-Joli où se trouvait leur écurie bien-aimée. Nos cavaliers avaient déjà perdu leurs casquettes, tant leur course était rapide ; le vent du soir sifflait dans leurs cheveux. Le pire fut que les deux bourriques qui, on l'aurait dit du moins, s'étaient donné le mot, firent ensemble, pour changer de pied (car les ânes comme les chevaux changent de pied quand ils changent de direction au galop), un mouvement si brusque en tournant le coin du pont, qu'elles envoyèrent leurs cavaliers par-dessus leurs



grandes oreilles et que, tandis que les malheureux avaient les quatre fers en l'air, elles disparurent dans les ténèbres

avec des hi-han! hi-han! hi-han! plus répétés et plus formidables que jamais.

Ah dame! voyez-vous! c'est qu'on n'improvise pas de la cavalerie aussi vite qu'on mange un pot de crème, et, malgré ce que prétendent certaines gens qui se croient très savants dans la matière, des gens armés sur des chevaux, ne sont pas pour cela de la cavalerie. Un bon, un vrai cavalier, un cavalier enfin digne du nom de cavalier ne se fait pas du jour au lendemain. Il faut du temps, bien du temps et du travail pour cela. — Il y a déjà longtemps que j'ai dit de bien belles choses là-dessus... Mais les gens sont sourds ou font semblant de l'être.

Enfin, revenons à nos moutons, ou pour mieux dire à Rodolphe et à Paul.

« Eh bien! Rodolphe? dit Paul. — Eh bien! Paul? dit Rodolphe. — En voilà une caravane! mon pauvre Rodolphe! — En voilà une course au clocher! mon pauvre Paul! — Quelle aventure, Rodolphe! — Au bout du pont la culbute, Paul! — T'es-tu fait du mal en tombant, Rodolphe? — Pas trop, Paul, et toi? — Pas trop, non plus; merci, Rodolphe. » Et tout en dialoguant ainsi ils se relevaient et se frottaient l'un le bras et l'autre les reins. Comme ils le disaient, ils n'avaient pas grand mal; la preuve c'est que, se donnant la main pour retraverser le pont, ils continuèrent leur dialogue en ces termes :

« Nous mettrons une pierre commémorative au coin du pont et nous l'appellerons la pierre du casse-cou, Paul. — Oui, Rodolphe, et nous graverons une inscription qui

dira notre aventure aux passants des siècles futurs. — En français ou en latin, Paul ? — En français, c'est plus commode à lire, Rodolphe, et à faire. — En latin, Paul, ça a meilleur air; tant pis pour ceux qui ne comprendront pas. — En latin et en français, Rodolphe ; il y en aura pour tous les goûts : *In hoc loco...* — Non, commençons par le français : Ici tombèrent deux guerriers célèbres dans les combats, Rodolphe, général en chef de la cavalerie, et Paul son lieutenant général. — Ils tombèrent, mais... mais, et nos casquettes, Rodolphe ? — Mais Franck, mais Albert, mais toute la bataille, Paul ? — Nous sommes gentils, nous autres, de causer monuments pendant qu'on se massacre là-haut ! courons, courons-y. Il me semble entendre la voix d'Albert... Non, je n'entends rien... » Ils couraient dans la nuit sombre, se tenant toujours par la main, quand ils s'arrêtèrent subitement à la vue d'une grande lueur qui s'éleva tout à coup et vint éclairer le champ de bataille comme en plein jour. Aux cris poussés par Albert, ce ne furent pas des libérateurs qui vinrent comme il l'espérait, mais bien M. Lolo qui raconta à Georges, à Robert et à Henri l'épisode de Franck et de la citrouille et qui (il fallait qu'il mît son grain de sel partout), voyant qu'Albert continuait ses cris malgré les : « Taisez-vous, prisonnier ! taisez-vous ! » qu'on lui disait, conseilla de lui mettre tranquillement un mouchoir sur la bouche. M. Lolo se donna lui-même la peine de mettre son conseil à exécution, et quand il eut fini son opération, il dit : « Tenez, maintenant, le voilà muet comme une carpe, et si vous

voulez, messieurs, si le général Georges n'y trouve pas d'inconvénient, ajouta-t-il avec un air de respect légèrement railleur, nous prendrons le reste des ficelles que ce bon Albert avait eu la précaution de mettre dans ses poches tout exprès pour que nous puissions nous en servir pour l'attacher, et nous irons ficeler, aussi serré que lui,



M. le général Franck, après quoi nous le désencitrouillerons. » — M. Lolo ne forgeait pas seulement des ruses de guerre, il forgeait encore des mots. — A ce verbe inattendu, Georges, Robert et Henri poussèrent un éclat de rire ; mais tout le monde convint que M. Lolo n'en avait pas moins raison et qu'il fallait aller *ficeler* Franck. Georges, craignant quelque nouvelle irruption du reste de la cavalerie

dont il ignorait l'entier anéantissement, donna l'ordre de prendre dans le bois qu'on avait amassé pour faire les feux tout ce qu'il y avait de branches de sapin, de les allumer et d'en planter en terre tant que l'on pourrait afin de voir clair à ce qu'on ferait. — Comme le grand Ajax, Georges était fatigué, disait-il, de combattre dans les ténèbres. Ces branches de sapin, qui sont pleines de résine, une fois bien allumées, brûlent, quoique vertes, mieux que les meilleures chandelles des cinq à la livre. — Elles ont encore, quand on les a fichées en terre, l'avantage d'être à la fois chandelles et chandeliers. Robert et Henri en plantèrent tant et tant que cela produisit cette lueur éclatante qui avait arrêté Paul et Rodolphe.

Grâce à cette lueur, ils purent voir Albert attaché sous la garde de Robert et de Henri. En apercevant le mouchoir que M. Lolo lui avait noué sur la bouche, ils comprirent pourquoi les cris d'Albert, qu'ils avaient cru entendre après leur culbute, avaient brusquement cessé. — Ils virent Georges et M. Lolo lier leur général comme ils avaient lié Albert et se mettre en devoir de le *désencitrouiller*, ce qui ne fut point, certes, une besogne facile. Il n'y avait pas moyen de retirer la malencontreuse citrouille sans risquer d'arracher avec elle les oreilles de Franck. Georges collant sa bouche à la paroi extérieure cria à Franck : « Général Franck, vous êtes notre prisonnier; jurez sur votre *épée* que, secouru ou non secouru, vous ne tenterez pas de nous échapper; sans quoi nous vous laissons la tête dans votre potiron, d'où, maintenant que vous avez

les jambes et les bras liés, vous ne pourrez sortir que quand bon nous semblera. »

Franck étouffait; il se demandait sérieusement si ses ennemis seraient assez cruels pour le laisser mourir d'une mort aussi étrange que douloureuse. Un général périr dans l'intérieur d'une citrouille! cela n'avait encore de précédent dans l'histoire militaire d'aucun peuple. Cependant les pépins commençaient à lui entrer dans la bouche et dans les yeux ; la position n'était plus tolérable. — Il fallait passer par les conditions que lui faisait Georges. — Franck, qui ne pouvait répondre que par geste, fit de sa tête *encitrouillée* un signe affirmatif. — Ce fut seulement alors que Georges et M. Lolo le délivrèrent en tirant chacun sur un côté du fruit qui finit par se fendre et laissa apparaître entre ses deux hémisphères la tête de Franck couverte de pepins et de ces longs filaments jaunes et poissés qui les tiennent ensemble.

XVII

LE PARLEMENTAIRE

Le parlementaire est inviolable.

L'infortuné Franck, quand il put respirer, tira du fond de sa poitrine un *ouf* de soulagement qui montrait combien il avait besoin de *prendre l'air*. « Ouf! fit-il, il n'était pas

trop tôt. « Puis, voyant M. Lolo qui se tenait les côtes et éclatait de rire en regardant le piteux état dans lequel lui Franck se trouvait : « Monstre de Lolo, continua-t-il, tu me le payeras... — C'est bon! général Franck! nous verrons ça quand le jour en sera venu ; je n'ai jamais refusé de payer mes dettes. En attendant je vous exhorte à prendre patience; vous vous mettez en colère, ça vous fera mal, et pour vous calmer, si vous m'injuriez encore, je serai forcé de prier le général Georges de me donner un coup de main pour vous faire faire un plongeon dans le réservoir qui est encore plein, malgré tous vos efforts, et où je serai bien aise de voir comment vous ferez pour nager avec les pieds et les poings liés comme vous les avez. » Les sarcasmes de M. Lolo passaient toute espèce de mesure. Franck jeta vers le ciel un regard qui voulait dire bien des choses et se tut. Georges appela Robert et Henri et leur dit de lui *apporter* le prisonnier Albert pour le joindre au prisonnier Franck ; *apporter* est le mot, car Albert, lié de ses propres ficelles et incapable de faire un mouvement ni de proférer un mot, fut pris par les pieds et par les épaules et porté comme un brancard jusqu'au réservoir contre le mur duquel on l'appuya, assez loin cependant de son général captif pour qu'ils ne pussent pas communiquer ensemble même des yeux. — Combien étaient tristes les réflexions que faisaient les deux prisonniers! avec quelle amertume n'accusaient-ils pas intérieurement le sort des batailles! — Groupés à peu de distance d'eux, leurs ennemis tenaient conseil à la clarté de leurs flambeaux résineux. Le vent faisait vaciller la flamme

et tourbillonner la fumée en nuages épais. Le visage des vainqueurs et celui des prisonniers, éclairés à intervalles inégaux, paraissaient et disparaissaient tour à tour dans l'ombre. — Cela avait quelque chose de majestueux et de



sinistre tout à la fois. Georges avait rassemblé son conseil de guerre, pour s'éclairer des idées de chacun sur le doute où il était de l'endroit où pouvait s'être embusquée la cavalerie ennemie, et leur demander s'ils ne pensaient pas qu'on dût s'attendre à une charge désespérée de sa part

pour reprendre ses prisonniers. — Chacun donnait son avis : les uns disaient oui ; — les autres disaient non. — Tous ignoraient la déconfiture de Rodolphe et de Paul. Ils étaient encore fort indécis et ne savaient en vérité pas



à quoi se résoudre, quand ils virent, à l'endroit où les branches de sapin brûlaient de plus vif éclat, un mouchoir blanc s'élever au bout d'un bâton et entendirent une voix, bien connue pour celle de Paul, leur demander à *parlementer*, après s'être annoncé en imitant le son de la trom-

pette : tra, tra, tra, tra, ta, ta. « Ah! firent-ils tous ensemble, un parlementaire la nuit! voici du nouveau. — Ah! vous voulez parlementer? Eh bien! nous allons voir les belles propositions que vous nous allez faire à nous qui tenons déjà prisonniers votre général en chef, et une partie de votre armée. — Henri, continua Georges, j'ai reconnu la voix de Paul, votre frère, dans celle du parlementaire qui demande une conférence. Quoique je sois bien loin de soupçonner votre honneur et votre fidélité, je pense néanmoins qu'il ne serait pas convenable que ce fût vous qui allassiez le recevoir. Robert, chargez-vous de ce soin; vous connaissez les règles établies en pareil cas chez tous les peuples civilisés? Je vous les rappellerai pourtant succinctement : Vous devez avant tout exiger que le trompette qui a annoncé le parlementaire ne le suive pas jusque dans notre camp; il s'est annoncé lui-même, il est vrai, et n'a ni clairon ni trompette, c'est encore vrai, mais il pourrait en avoir et on ne saurait prendre trop de précautions. Vous devez ensuite, malgré la nuit, bander les yeux du parlementaire afin qu'il ne prenne pas connaissance des lieux par lesquels il doit passer, qu'il ne remarque aucune des dispositions de notre camp, qu'il ne puisse apprécier au juste nos forces, l'état de nos munitions et de nos vivres, etc., etc. Sans lui demander à connaître ses instructions, chose que nous réservons de faire *nous-même*, vous causerez en l'amenant jusqu'à notre quartier général et vous aurez soin de lui dire tout ce qui sera propre à l'égarer dans l'appréciation qu'il cherchera certainement à faire de notre po-

sition. Mais qu'ai-je besoin de continuer! Malgré votre modestie, votre intelligence et votre entente des détails de la guerre me sont trop connues pour que j'insiste davantage sur ce que vous avez à faire en cette occasion. »

Robert salua profondément le général et partit pour remplir la mission qui lui était confiée. — Quand il fut sur la limite extrême du camp, d'où il pouvait facilement distinguer le parlementaire, il lui cria de planter son drapeau en terre en signe que les conférences allaient s'ouvrir et de s'avancer, mais de s'avancer seul.

Paul s'avança seul, et sans crainte ; il savait qu'une fois accepté, *le parlementaire est inviolable* tant qu'il reste dans l'exercice de son droit, et qu'à moins de vouloir passer pour plus sauvage que les plus sauvages de tous les sauvages et de vouloir se couvrir d'une honte éternelle, personne dans aucune nation n'oserait rien entreprendre contre lui. Paul se laissa bander les yeux sans hésitation; il connaissait lui aussi les usages de la guerre, et demanda à être conduit devant le général en chef ou, à son défaut, devant son chef d'état-major général. Robert répondit qu'il avait l'ordre de le mener directement à la tente du général en chef Georges qui voulait s'entendre en personne avec le parlementaire, qu'il savait être un officier des plus distingués et dont le mérite lui était très-connu. — Paul répondit qu'on lui faisait beaucoup d'honneur, et qu'il voyait bien que le mérite et la courtoisie semblaient avoir pris pour demeure le camp où son devoir l'appelait. Et Paul et Robert, qui savaient déjà que, les trois quarts et demi du temps, on ne

se fait de ces beaux compliments-là que pour se tirer les vers du nez, se mirent en garde de rien raconter qui pût profiter à l'adversaire et se dirent en eux-mêmes, l'un : « Toi, mon vieux, tu es un finaud, mais... si tu crois que je me laisserai prendre à tes paroles sucrées, tu n'y es pas ; » l'autre : « Toi, mon mignon, tu es un malin, tu voudrais m'en revendre avec tes discours à la crème, mais tu comptes sans ton hôte... On connaît son La Fontaine, mon bonhomme, et, Dieu merci, on n'a pas encore oublié la morale de la fable du Renard et du Corbeau. »

Paul, que nous avons peut-être vu jusqu'à présent un peu au second plan, était cependant bien loin d'être un garçon ordinaire, et si son génie ne lui fournissait pas, immédiatement au besoin, de ces conceptions militaires, lumineuses et foudroyantes, comme cela arrive chez les grands hommes de guerre, son esprit réfléchi et délié l'inspirait toujours heureusement quand il fallait se conduire adroitement dans des circonstances du genre de celles où il se trouvait en ce moment.

Il était peut-être plus diplomate que guerrier, quoique ces deux qualités ne s'excluent pas l'une l'autre et qu'on les ait vues, au contraire, réunies et poussées au plus haut degré chez plus d'un éminent personnage. Dans tous les cas, Paul était parfaitement propre à l'emploi qu'il tenait en ce moment, et nous en aurons bientôt des preuves irrécusables en voyant la manière dont il sut remplir son rôle de parlementaire et ce qui en résulta. « Je suis heureux, dit-il en cheminant, bien heureux, colonel Robert, de la

circonstance... — Doucement, répliqua Robert, capitaine Robert, s'il vous plaît, et non pas colonel Robert. — Pardonnez-moi, dit Paul qui savait parfaitement ce qu'il en était, une erreur bien excusable si l'on considère ce que vous devriez être, colon... col... capitaine Robert ; je suis heureux, dis-je, d'une circonstance qui me permet d'entrer en relation avec un officier tel que vous. Vous dire ce que chacun pense de vous-même chez vos ennemis aurait trop l'air de chercher à vous adresser des compliments pour que je me risque à le faire. Je vous assure seulement que je donnerais bien volontiers la petite part de gloire que peut espérer tirer de cette campagne votre serviteur le capitaine Paul, pour vous avoir eu tantôt à table à côté de moi, lorsque les *jeunes officiers des troupes alliées, qui sont venues cette nuit grossir les rangs de notre cavalerie,* ont bien voulu prendre leur part du contenu de certaine bourriche succulente dont le souvenir me fait encore tressaillir de plaisir, et qu'ils y ont ajouté une foule de douceurs tirées du *fourgon de vivres* qui les suit. Ce discours, fait d'un ton dégagé et parfaitement naturel, fit dresser l'oreille à Robert. Il ne voulut pas laisser voir s'il croyait ou s'il ne croyait pas aux renforts reçus par la cavalerie et à la présence plus ou moins probable de jeunes officiers arrivant comme alliés dans le camp ennemi ; mais, imitant le ton léger de son interlocuteur qu'il conduisait par la main puisqu'il avait les yeux bandés; « Nous-mêmes, dit-il, regorgeons de provisions, et si le général en chef n'y met pas ordre, nos hommes finiront par s'habituer à un tel ordinaire, que cela

pourrait avoir des inconvénients dans une campagne qui ne serait pas une campagne à l'eau de rose comme celle-ci.
— Campagne à l'eau de rose, pensa Paul, qui se rappelait la pirouette qu'il avait faite, campagne à l'eau de rose... J'espère, continua-t-il tout haut, que vous avez en effet autre chose pour vivre que le panier que cet imbécile de Coquelicot vous a apporté comme à nous ; nous avons distribué le contenu du nôtre aux derniers de nos gens d'équipage et de charroi. Nos éclaireurs, en faisant une reconnaissance du côté du château, ont rencontré Coquelicot avec ses deux paniers et auraient pu facilement s'en emparer ; mais on craignait que vous ne manquassiez de vivres, et nous nous en serions voulu à la mort de vous priver de quelque chose de nécessaire ou d'agréable. Ce n'est point, Dieu merci ! une guerre d'extermination que la guerre que nous nous faisons. »

XVIII

ON FINIT PAR S'ENTENDRE

Robert cherchait ce qu'il allait répondre aux insinuations de Paul et se trouvait un peu embarrassé pour le rembourser de la même monnaie, mais, tout en marchant, ils étaient arrivés devant le général en chef. Ce dernier avait provisoirement fait placer Franck et Albert, toujours liés,

dans un endroit obscur derrière le bassin du réservoir. Il n'avait pas mis sur la bouche de Franck de mouchoir comme sur celle d'Albert. C'était une déférence qu'il avait ordonné qu'on eût pour le grade élevé du prisonnier ; il s'était contenté de la parole que Franck lui avait donnée de ne pas proférer une parole, quoi qu'il pût arriver, pendant tout le temps de la conférence avec le parlementaire. Sûr que le parlementaire ne pourrait ni voir les prisonniers, ni communiquer avec eux, le général Georges ordonna qu'on ôtât le bandeau du capitaine Paul, et, lui faisant signe d'approcher de lui qui, avec Henri et M. Lolo, se tenait au centre d'une espèce de cercle lumineux formé par des branches de sapin embrasées : « Parlez, dit-il, capitaine, expliquez-nous le but de votre mission et ce qui a pu pousser les vôtres à demander une conférence à une heure si inaccoutumée. » Le capitaine Paul salua militairement, et prit la parole en ces termes : « Général Georges, je suivrai mes instructions à la lettre, et je serai aussi bref que possible. Voici la position que vous allez être maître de prolonger ou de modifier suivant que vous jugerez convenable d'accepter ou de refuser les conditions que je suis chargé de vous proposer... — Des conditions ! s'écria Georges, que ce mot mit hors de lui ; des conditions, monsieur ! allez dire à ceux qui vous envoient que j'en dicte, des condions, et que je n'en reçois pas. Quoi ! votre général, sans compter *les autres prisonniers*, est entre mes mains, en ma puissance ; je n'ai qu'un mot à dire pour... et vous parlez de conditions !... J'ai peine à croire, capitaine, que vous

n'outre-passiez pas vos pouvoirs en parlant de conditions, alors que vous et les vôtres ne devriez songer qu'à implorer ma clémence. » Paul redressa fièrement la tête à cette apostrophe véhémente du général ennemi... « Et qu'a donc, dit-il d'une voix haute et claire, qu'a donc notre position de si désespéré qu'il ne nous reste plus qu'à implorer la générosité du vainqueur? Oui, il est vrai, le général Franck est entre vos mains ; personne plus que moi ne le déplore! Mais chez nous les événements enfantent les héros, et si, aveuglés par un premier succès, vous ne craignez pas de repousser les propositions que nous inspire notre idolâtrie pour le général Franck dans le but de le rendre à sa patrie, dans une heure vous verrez votre camp envahi encore une fois, et non plus par quelques cavaliers inexpérimentés et insuffisants en nombre, mais par les escadrons serrés d'une cavalerie éprouvée et habituée à vaincre. Rappelez-vous la terreur que vous a inspirée notre première charge, et tremblez d'apprendre à connaître à vos dépens ce que c'est que la cavalerie de nos alliés conduite par le général Rodolphe... Peut-être alors vous-mêmes viendrez-vous...

— Qu'est-ce qu'il nous raconte avec sa cavalerie alliée, ce farceur de Paul? » ne put s'empêcher de s'écrier M. Lolo qui, on l'a vu maintes fois déjà, n'était pas très *parlementaire*, et prenait un malin plaisir à traverser par ses quolibets les formes officielles qui semblaient s'implanter au quartier général. Cette sortie ne déconcerta cependant pas Paul, qui continua, quoique sur un ton moins solennel : « Oui, la cavalerie de nos alliés (quoique cela semble

étonner M. Lolo), avec laquelle nous sommes décidés à tenter l'impossible pour reprendre de vive force et Franck et Albert, si tous vous comprenez assez peu nos intérêts communs pour vouloir continuer la guerre et pour ne pas entamer à l'instant même les préliminaires d'une paix que le désir de revoir notre général nous fait désirer vivement, nous l'avouons!!! Cette paix, d'ailleurs, une volonté plus puissante que la vôtre et la mienne semble devoir nous l'imposer avant peu, car, si je ne me trompe, j'entends la voix de nos parents sur la terrasse, et, regardez, messieurs, ne voyez-vous pas s'agiter des lumières et des falots devant le péristyle du château? Écoutez! l'horloge sonne onze heures. On trouve sans doute qu'il y a déjà trop longtemps que nous sommes dans le parc et qu'il est beaucoup trop tard pour y rester davantage; je m'étonne même qu'on ne nous ait pas rappelés plus tôt... Si vous m'en croyez, avant leur arrivée, nous signerons ici même, sur le champ de bataille, un traité provisoire de paix que nous aurons tout le temps de ratifier en rentrant au salon, ou demain, si on ne nous en laisse pas le loisir ce soir, et qu'on nous envoie coucher aussitôt rentrés. »

Quoique les interlocuteurs de Paul ne crussent qu'à moitié à la réalité des alliés dont il parlait (et ils avaient raison, car il n'en avait pas plus que de beurre en broche. — où les aurait-il pris? — il avait seulement voulu les effrayer et rendre ainsi moins onéreuses les conditions du rachat de la liberté de Franck et d'Albert), il y avait cependant du vrai et du bon dans le discours du jeune parle-

mentaire, et les esprits en furent frappés. Comme il l'avait dit, en effet, on voyait un grand mouvement du côté du château. Il était probable qu'avant peu leur camp serait occupé par des puissances contre lesquelles il n'y avait rien à entreprendre et sur l'ordre desquelles il n'y avait qu'une chose à faire, savoir, de filer sans observation, sans tambour et sans trompette, du côté de la chambre à coucher de chacun.

Ils voulurent se donner le plaisir d'avoir l'air de rentrer de bonne volonté, en établissant à la hâte les bases d'un traité de paix provisoire dont les conditions fondamentales étaient : d'un côté le renvoi des alliés imaginaires dont Paul avait parlé, et de l'autre la mise en liberté de Franck et d'Albert. — Subsidiairement Franck devait, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, dire à Marie qu'il était fâché d'avoir pu faire quelque chose qui lui fût désagréable en prenant des fleurs dans son jardin, sans l'en prévenir, pour les offrir à Louise ; qu'à l'avenir il ne recommencerait plus, sans qu'elle le sût, et qu'elle lui en eût donné la permission. — Ensuite tout le monde, dans les deux armées devenues amies, devait travailler d'un commun accord, et avec toute l'ardeur possible, à rendre le jardin de Marie le plus charmant possible, et si charmant qu'il n'y eût plus qu'à le suspendre pour qu'il fût comparable aux fameux jardins de la feue reine Sémiramis. — Je ne vois pas ce qui aurait pu empêcher de souscrire à de pareilles conditions. — Ils les acceptèrent de part et d'autre et vous eussiez sans doute fait comme eux.



Paul dit qu'il voulait donner le premier l'exemple de la confiance qu'il avait dans la foi du traité qu'ils venaient de faire, et qu'il allait crier à Rodolphe de renvoyer les alliés.

« Ce qui ne lui donnera pas beaucoup de mal, » fit observer sournoisement l'incorrigible M. Lolo.

Paul leva les épaules, et se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix, cria à Rodolphe, qu'avant son départ il avait mis au fait de son idée de faire croire aux ennemis qu'ils avaient reçu des renforts :

« Rodolphe ! remercie nos bons amis du secours qu'ils étaient disposés à nous donner; un traité vient d'être signé. Ils peuvent retourner dans leurs foyers. Renvoie nos *alliés, tous nos alliés !* Viens nous rejoindre et prendre toi-même connaissance de nos conventions réciproques. » Rodolphe, qui ne s'amusait pas beaucoup plus tout seul en ce moment qu'il ne s'était amusé étant en sentinelle perdue près du Moulin-Joli, resta tout juste le temps nécessaire pour faire supposer qu'il *renvoyait leurs alliés*, et vint rejoindre les signataires du traité.

« Eh bien, *sont-ils partis?* lui demanda Lolo, dès qu'il arriva, sont-ils bien *tous partis*, *ces braves alliés?*

— Oui, monsieur Lolo, répondit Rodolphe.

— Et ils n'ont pas fait d'observations, *ces braves alliés?* poursuivit Lolo ; j'aurais bien voulu les voir, moi, *ces braves alliés,* et pouvoir leur faire mes compliments.

— Allons ! monsieur Lolo, taisez-vous, s'il vous plaît, lui dit Georges, moitié sérieusement, moitié en riant ; vous êtes un vrai serpentin vert, et vous feriez battre des montagnes ensemble pour avoir le plaisir de vous moquer d'elles après.

— C'est bon ! c'est bon ! on se tait, mon général ; mais c'est égal, j'aurais bien voulu les voir. — Tu me diras comment ils avaient le nez fait, n'est-ce pas, mon bon Rodolphe? poursuivit M. Lolo en se penchant à l'oreille de l'ancien général de toute la cavalerie, qui ne put s'empêcher de sourire, en répondant : « Taisez-vous, monsieur Lolo, taisez-vous, petite peste ! »

XIX

LES SŒURS DE CHARITÉ

Vous comprenez bien qu'au salon on avait fini par trouver que la guerre tirait un peu trop en longueur, et qu'il était grand temps que nos échappés rentrassent au bercail. On n'avait jamais vu chose pareille. Le général Grandjean dut céder enfin aux sollicitations des mamans, qui n'étaient qu'à moitié rassurées et qui, un moment même, avaient été un peu effrayées quand les cloches à melons en éclats d'un côté, les ânons poussant leurs *hi-han* de l'autre et les combattants faisant eux-mêmes plus de bruit que tout le reste en poussant leurs cris de guerre, il en résulta ce beau sabbat dont je vous ai parlé. Les branches de sapin allumées leur avaient causé de l'inquiétude.

« L'enfer est déchaîné, disait le bon curé d'Azan, c'est certain! Et il n'est pas moins certain que, depuis longtemps déjà, je devrais être rentré au presbytère. Général, vous allez me faire gronder par ma vieille gouvernante, Mlle Chipette, qui n'est pas commode, vous le savez.

— Le fait est que c'est un vrai dragon, avait répondu le général. — Mais quel est ce vacarme de verres cassés mêlé à des cris d'ânes et d'ânons? disait Mme Wolff. — Mais ils vont mettre le feu au parc! disait Mme de Bri-



Mlle CHIPETTE N'EST PAS COMMODE.

mont. — Mais, mon cher père, disait Mme Grandjean appuyée sur l'épaule du général, ne craignez-vous pas que ces étourdis se fassent du mal? — Franchement, disait M. Fontaine qui boudait un peu, d'abord de n'avoir pas fait son whist ce soir-là aussi tranquillement que de coutume, et ensuite de la petite leçon que lui avait donnée Mme de Brimont à propos *des petites filles*, — franchement, il est temps de les faire rentrer, mon ami. N'avez-vous pas peur qu'ils s'enrhument? »

Jusque-là le général avait tenu bon, répondant à chacun : « Laissez-les s'amuser; » mais enfin, il donna l'ordre à ses gens de prendre des falots, et proposa à toute la compagnie de descendre dans le parc pour aller y chercher *la bande joyeuse*, comme il appelait nos héros. On accepta et on suivit le bon général qui, voulant qu'on se souvînt de cette *journée mémorable*, pria sa belle-fille de donner des ordres pour qu'on préparât une espèce de petit souper, et promit aux mamans et au curé, épouvantés de voir que le moment du départ était encore retardé, qu'*à minuit sonnant,* sans faute, tout finirait et qu'on s'en irait sans rémission chacun chez soi, *comme les gens de la noce.* — En passant sous le vestibule, le général glissa un mot dans l'oreille du père Mélin et de Coquelicot, qui firent signe qu'ils avaient compris. Les porte-falots ouvrirent la marche; le vieux curé donna le bras à Mme de Brimont, M. Fontaine à Mme Grandjean, et le général à Mme Wolff qui le sermonnait chemin faisant et prétendait qu'à l'âge de Georges, de Franck et des autres, il devait être cent fois plus

diable à quatre encore à lui tout seul qu'eux tous ensemble. Le fait est que notre bon général, quand il était enfant, n'était point facile à rattraper quand il avait une fois pris le mors aux dents.

Mlle Louise et Marie qui, par grâce spéciale, avaient obtenu ce soir-là de veiller comme tout le monde pour voir la fin des événements, fermaient la marche, donnant chacune une main à Mlle Béatrix, la femme de chambre de Mme de Brimont, et tenant de l'autre main chacune une boîte à ouvrage qu'elles avaient transformée en boîte de pharmacie. Elles avaient, comme tout le monde, entendu bien souvent parler de l'admirable abnégation de ces généreuses filles qui se vouent au service des hôpitaux, suivent les ambulances des armées et soignent les blessés avec tant de patience, d'adresse, de résignation et de courage, des *Sœurs de Charité* enfin, puisqu'il faut les appeler par leur nom, et jamais nom ne fut mieux mérité. — Cela leur avait donné la grande envie de les imiter, puisque, pensaient-elles, l'occasion s'en offrait à elles.

Quand la société arriva à quelque distance du *champ de bataille,* elle put voir avec étonnement que ces combattants, naguère si acharnés les uns contre les autres, causaient assez tranquillement ensemble, les uns debout, les autres assis au milieu du cercle formé par les branches de sapin enflammé.

Louise et Marie demandèrent la permission d'aller devant pour offrir leurs secours et leurs consolations aux blessés des deux partis. Cela leur fut accordé, et, enchantées d'avoir

aussi un petit rôle à jouer, elles partirent sous l'*égide* de Mlle Béatrix. — Tout le monde dans les deux armées se leva à leur approche, et elles offrirent leur ministère à ceux



qui en auraient besoin. — Les blessures n'étaient ni bien graves ni bien nombreuses. Cependant Rodolphe avait une petite écorchure à la joue sur laquelle Louise et Marie s'empressèrent de mettre une bandelette de taffetas d'Angleterre trois fois plus grande au moins que la blessure. — Elles firent respirer des sels à Franck pour le remettre des mauvais moments qu'il avait passés dans sa citrouille, — et M. Lolo, qui n'avait rien du tout, fit semblant d'avoir quelque chose et demanda qu'on lui donnât de l'eau de la reine de Hongrie pour se frotter où il avait mal ; quand il en eut plein le creux de la main (car, pendant que Marie

lui en versait quelques gouttes, il souleva le flacon qui laissa échapper la moitié de son contenu), il se mit à se frotter le coude ou pour mieux dire le coude de sa veste en faisant mille singeries, et en répétant comme s'il éprouvait un grand soulagement : « Oh! comme ça fait du bien! comme ça fait du bien! » La charpie préparée par Louise et Marie resta sans emploi, mais on s'en consola facilement. Ces demoiselles avaient eu aussi leur quart d'heure.

XX

PAIX GÉNÉRALE — ILLUMINATIONS

Les blessures étaient pansées et, tant tués que blessés, tout le monde se portait à merveille sur le *champ de bataille,* quand le général et sa suite arrivèrent près des deux armées qui se rangèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, pour rendre les honneurs militaires dus aux hôtes illustres qui venaient les visiter. Louise et Marie se tenaient entre les deux armées et semblaient leur servir de trait d'union. — Le général les passa d'abord en revue et leur fit des compliments sur leur belle tenue avec autant de sérieux que s'il se fût agi d'une armée de quarante mille hommes. — Il fit défiler les troupes, aux flambeaux, devant lui; puis, ayant commandé de rompre les rangs, il leur demanda : « Ah çà, mes gaillards, la paix est donc faite

et signée *sur toute la ligne,* que je vois que tout le monde fraternise *dans la bande joyeuse?*

— Oui! oui! oui! s'écrièrent-ils tous ensemble. *Paix générale!*

— Alors, en avant marche! du côté de la salle à manger, leur dit le général, et arrangez-vous pour mettre les morceaux doubles, parce qu'au premier coup de minuit je mets tout le monde à la porte et vais me coucher. » A ce discours agréable, tout le monde s'écria en chœur : *Vive le général! vive le général! vive le général!* Au milieu de cette joie, le bon vieux général pensa à son fils mort si jeune encore, et sa belle-fille, quittant le bras de M. Fontaine, vint l'embrasser; ils avaient eu tous deux en même temps la pensée qu'il manquait là quelqu'un pour que le bonheur fût complet. Ils ne voulurent cependant pas jeter une teinte de tristesse sur la fin d'une journée si gaie, et le général accélérant le pas, tout le monde arriva bientôt en face du péristyle sur les premières marches duquel le père Mélin et Coquelicot se tenaient droits comme des piquets. Chacun d'eux avait à la main une mèche allumée ; on eût dit des artilleurs prêts à faire feu.

« Tout est-il prêt? leur demanda le général. — Oui, mon général. — Eh bien, feu partout! » dit-il en baissant sa canne. On fut alors ébloui, étonné et charmé par la vue d'un charmant feu d'artifice qui avait été préparé par le père Mélin et par Coquelicot, sur l'ordre que le vieux général Grandjean leur en avait donné tout bas à l'oreille, en descendant pour aller visiter le *champ de bataille.*

Le château, illuminé par les feux de Bengale, paraissait tantôt bleu, tantôt rouge, tantôt vert et tantôt jaune. Des soleils et des chandelles romaines s'échappaient des myriades d'étincelles, et les baguettes, après s'être élevées bien haut, retombaient en pluie étoilée de couleur. Toute la société traversa le vestibule en répétant les cris de : *Vive le général! vive le général!* et on entra dans la salle à manger.

Le souper ne fut pas très long ; mais il fut très gai et même quelque peu bruyant, car chacun racontait ses exploits et parlait à la fois.

A minuit moins cinq minutes, on se leva de table, après avoir porté un dernier *toast* au maître de la maison, et les hôtes du général firent leurs préparatifs de départ. Au premier coup de minuit, tout le monde se dit : au revoir, et se souhaita une bonne nuit, ce qu'il était permis d'espérer après une journée si fertile en événements. Le général dit aux garçons : « Nous reparlerons de tout cela demain en détail. A la guerre il y a peut-être moins de hasard qu'on ne le pense généralement; la valeur des troupes et l'habileté du général font l'heureuse issue des batailles.

« Mais n'oubliez cependant jamais, mes enfants, ajouta le vieux curé d'une voix grave, qu'avant tout et au-dessus de tout *il y a le bon Dieu qui tient le sort des armées et celui des empires, avec le reste, dans le creux de sa main droite.*

ADIEUX DU VIEUX SOLDAT

A SES PETITS AMIS

Eh bien, mes chers enfants, l'*Histoire de la guerre pendant les vacances* vous a-t-elle fait passer quelques heures agréables ?

Si, comme je l'espère, vous me répondez oui ! je promets de vous donner prochainement le moyen d'occuper encore vos loisirs. Je veux vous apprendre les secrets et les finesses de deux exercices qui sont, j'en suis sûr déjà, le but de vos désirs et qui deviendront plus tard vos délassements favoris. Je veux vous parler de la chasse et de la pêche. J'en connais long là-dessus. *J'ai chassé et pêché* dans bien des pays. Les outardes du désert en Afrique et en Crimée, les écrevisses de la Tchernaja sont venues souvent réjouir ma marmite. Nous causerons de tout cela dans une suite de petits livres dont je composerai pour vous une sorte de *Bibliothèque des vacances*. En attendant laissez-moi embrasser vos jolies joues roses et vous dire : au revoir !

Votre ami,

Pour le vieux Soldat,

LEMOINE.

Note de l'éditeur. — Les promesses contenues dans ce post-scriptum n'ont pu, à notre grand regret, être remplies;

M. Lemoine ne nous a plus donné signe de vie depuis que cet aimable récit a paru dans le *Magasin d'éducation* (1866). Nous désirons que la publication en volume de *la Guerre pendant les vacances*, lui donne l'envie de nous donner les deux autres, qu'il avait promis à nos lecteurs.

J. HETZEL.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

